

de la brisure. Voilà. Ça tenait. Posa le livre à même le sol, à côté du lit. Eteignit.

Gavrilo Princip s'endormit très vite, d'un coup, comme d'habitude. Il avait cette faculté.

Dans le noir, un rai de lumière en provenance de la lune tombait sur le livre ouvert, à la page où Princip l'avait abandonné. On aurait pu lire :

*Ce ne sont pas les sociétés secrètes, ni même les organisations révolutionnaires, qui portent le coup de grâce aux gouvernements...*¹

L'aire de forte pression qui s'étendait, depuis le 25 juin, sur l'Atlantique et l'ouest de l'Europe, se maintint durant les journées du 26 et 27. Le matin du dimanche 28, la pression barométrique restait élevée sur le centre et l'ouest de l'Europe, supérieure à 770 mm en Angleterre et au nord de la France. La faible dépression qui persistait dans les parages de l'Islande (758 mm à Reykjavik) s'était étendue vers l'est durant la nuit. Les températures continuèrent à s'élever lentement, avec une accentuation sensible à l'ouest du continent. La journée du dimanche 28 s'annonçait chaude et nuageuse. On prévoyait, à Paris, une température moyenne avoisinant les 19°C, supérieure de 1°4 par rapport à la normale². Le vent, très faible, soufflait régulièrement des régions nord-est et nord-nord-est, atteignant à peine, à certains moments, la vitesse de 4 m/sec.

Un jeune météorologue facétieux de l'observatoire du Parc de Montsouris annonça à ses collègues la formation probable de quelques fracto-cumulus dans le courant de l'après-midi. Comme d'habitude on ne le prit pas au sérieux, et il haussa les épaules d'un air découragé. En ôtant sa blouse, avant de les quitter, il les entendit parler avec exaltation de la dépêche des Indes, qui avait été reçue à La Haye, signalant un violent tremblement de terre au sud de l'île de Sumatra, dans la nuit de jeudi à vendredi. On

¹ . Pierre Kropotkine, *Paroles d'un révolté*.

² . Elle fut exactement de 18°8.

supputait sur le nombre de morts (la dépêche parlait de vingt) et de blessés. « Tous les Européens de la région sont sains et saufs », cita l'un d'eux.

Dans la lancée, ils s'enquirent de savoir si aucun n'avait ressenti la secousse enregistrée hier soir, vers sept heures, par le sismographe de l'observatoire de Marseille. Non. Elle avait pourtant duré une minute trente. Pas étonnant, son foyer (précisa quelqu'un) se situait à des milliers de kilomètres, quelque part entre la mer Caspienne et le golfe Persique. Par contre, la secousse de cette nuit... Oui, vers trois heures du matin... Quoique l'épicentre... A Leipzig... Ainsi qu'à Zeitz, et sur toute la région nord-ouest du royaume de Saxe... Ça avait dû filer les jetons (*sic*) au petit roi de Saxe. (Ils rirent.) N'empêche... Le grondement souterrain avait été très perceptible... La secousse avait même fait vibrer les vitres et se déplacer des meubles.

« Freda ! Freda ! Freda ! » ahannait le Pilote à chaque coup de reins, comme s'il désirait réveiller la jeune femme. Laquelle, allongée sous lui, paupières closes, jambes à peine écartées, semblait subir son assaut, l'accompagnant seulement d'une faible pression des doigts sur ses omoplates saillantes, à chaque poussée en elle du Pilote. Comme elle l'aimait ! Comme elle désirait de tout son être qu'il l'appelât ainsi pendant l'acte, quand le bourgeon de chair, à force de va-et-vient inutiles, paraissait calmer son entêtement, oublier sa méchanceté, dépasser toute idée de vengeance, pour ne plus flotter qu'en elle — du moins était-ce ainsi, à cette impression de flottement, qu'elle savait reconnaître presque à coup sûr la montée du sperme de Meynestrel, son éclatement imminent dans sa chair à elle, quelque part (elle n'aurait pas su le localiser avec précision) entre le pubis osseux et la houle, imprimée par le balancement du Pilote, qui faisait remonter ses seins vers sa gorge. Est-ce que son plaisir venait du ventre, où le sexe de son amant s'épanchait en ondées tièdes (du moins l'imaginait-elle en pensée, car elle ne ressentait pas toujours précisément la chaleur de ce transit et la douce petite poussée qui l'accompagnait), ou de l'arrêt subit du tangage et du roulis de ces glandes délaissées sous son menton ? C'était comme si, après une tempête déchaînée par la butée dure, anatomique, qu'opposait le bas de son corps à l'exigeante entrée de Meynestrel, un calme plat, inattendu, tombait soudain sur sa gorge. Comme si Meynestrel

abandonnait l'idée de la soumettre. Comme si, délaissant le projet de lui faire avaler ces glandes par la bouche, l'étrange désir de l'homme aimé se rangeait de son côté, à ses raisons. Comme s'il changeait de nature. Prenait la sienne. De contondant, il devenait liquide. Cette transformation n'était-elle pas l'amour ?

Mais ce matin, Meynestrel était ailleurs. Au lieu d'achever la métamorphose au-devant de laquelle elle s'avancait, se faisant plus molle qu'elle n'était pour l'accueillir, il s'arrêta. Alfreda ouvrit les yeux. Oh, pourquoi ? Pourquoi ne venait-il pas calmer la houle des seins, instaurer la paix des amants, qui était aussi (croyait-elle virilement) celle des braves, en l'écrasant de sa maigre poitrine velue, son bréchet moite les séparant enfin doucement comme la proue d'une barque mord le sable ? Elle le regarda. Ses yeux très noirs, si intenses dans son visage mince, mangé par la barbe noire taillée en pointe. Ses yeux petits et rapprochés, entre ces tempes étroites comme au sortir d'un étau. Certes il n'était pas beau, mais comme elle l'aimait, son Meynestrel ! Comme elle attendait qu'il l'appelât ! Bien qu'il eût quinze ans de plus qu'elle, elle se sentait sa femme, non sa fille. Et son épouse, bien qu'il ne l'eût pas mariée dans les règles...

Elle l'agrippa par les hanches. Ouvrit la bouche. Son regard devint douloureux. Qu'est-ce qu'il voulait ce matin ?

« Zzzt... » fit le Pilote en cessant de pousser. Mais elle le rassura. Elle le sentait toujours ferme en elle. « Ne sais-tu pas ce que Danton disait, petite fille ? » Elle pensa : « Encore ça ? » Néanmoins, elle lui sourit d'un air gêné, qu'elle voulait complice. « Dis-le... Allons, dis-le... » ordonna le Pilote. Et il commença la phrase pour elle :

« Nous voulons mettre dessus...

— ... dessus ce qui est en dessous.

— Et dessous ?

— Oh arrête, chéri, pria-t-elle, viens, mon cœur, viens vite !

— Dis-le, reprit-il imperturbable.

— ... et dessous ce qui est dessus, voilà », dit-elle très vite sur un ton monocorde, pour se débarrasser.

Elle adorait, comme lui, faire l'amour le matin. Surtout le dimanche. Mais aussi la semaine, parce qu'après, dans l'après-midi, ses amis du *Local* commençaient à défiler... Ça commençait même souvent de bonne heure dans la matinée, y compris les jours de fête. Et parce que le soir, ou plutôt tard dans la nuit, après les interminables réunions doctrinales, elle

était trop fatiguée pour ça, lui aussi, et que, de toute façon (ils avaient essayé) ça ne l'endormait pas plus vite, au contraire. En particulier les jours où elle avait passé la journée à taper les textes de Meynestrel sur sa vieille machine à écrire — une Corona achetée d'occasion ici même, à Genève, place Bourg-de-Four —, après avoir déchiffré chaque ligne de son écriture nerveuse, menue, bourrée d'abréviations et de surcharges.

Quand elle était dessus et lui dessous, il pouvait jouer avec ses seins. Caresser longuement ses épaules, ses bras, ses cheveux. Ses cheveux raides et noirs, avec cette frange qui cachait son front, et qui, associée au dessin des yeux aux longs cils, fendus vers les tempes, et de sa bouche petite, aux lèvres gonflées, lui donnait un air asiatique. Un air « moderne ». Mis à la mode par les japonaiseries de ces écrivains français décadents... Ils la lui enviaient tous. Tous autant qu'ils étaient. Révolutionnaires ou pas. Jacques surtout... Et elle, est-ce qu'elle était insensible aux regards de Jacques ?

« Freda... Freda... » geignit-il.

Comme ça, elle ne jouissait plus. Elle essayait bien de le serrer dans son sexe, en contractant les muscles du bas, mais il fallait agir sur quels muscles, au juste ? Elle savait comment faire pour y arriver. Pour y arriver pour lui. Mais ça ne la contentait pas. Il fallait qu'elle plie le buste vers l'avant. Qu'elle serre ses flancs entre ses cuisses, et qu'elle le coïte comme un chien à petits coups de pelvis, sur place. Alors ça venait vite pour lui. Elle... oh, elle ! Elle pouvait se contenter de jouir de son plaisir. Parfois, d'ailleurs, elle en éprouvait aussi quelque chose. Des miettes, soit. Toutefois d'une nature différente de la jouissance en la position habituelle. Une sorte de plaisir mâle sans doute. Plus tonique que clonique. Plus cérébral. Dans cette position-là, ce qu'elle aimait, c'est qu'il lui caressât la nuque. Comme il faisait souvent dans la journée. Sans cesser de penser, à son bureau. Ou même en public, devant les autres. Devant Jacques. Pauvre Jacques, ça le troublait. La main de Meynestrel sur sa nuque. L'aurait-il passée sous sa jupe, ça ne l'eût pas embarrassé tellement plus. D'ailleurs, il la passait aussi souvent sous sa jupe. Quand ils n'étaient que tous les deux. Dans la pénombre. On entendait crier les mouettes sur les berges de l'Arve toute proche. Comme aujourd'hui. Il ferait très beau aujourd'hui. Nul autre bruit que celui de leurs souffles accordés. Dimanche. Jacques ne devait-il pas venir vers quatre heures ? Lorsqu'il avait sa main là, elle savait serrer les

cuisses mieux que lorsqu'ils jouaient à Danton. Peut-être parce que c'était sa main qui écrivait. Sa main de ménestrel.

Une ultime fois, avant de sortir, Princip vida sur le lit le chargeur de son pistolet. M'avait déjà fait trois fois depuis l'aurore. Il le fit une quatrième fois, lentement, posément, avec des gestes mesurés, *tchip-tchip-tchip...* ainsi qu'il avait appris à le faire des centaines de fois à l'époque du parc Topčider. Y compris les yeux fermés et dans le noir. Et sur une demi-douzaine d'autres modèles, de toutes tailles, de tous calibres et de tout fonctionnement : des Frommer 7,65 court, 1901, à culasse calée et long recul du canon ; des Borchardt 93, longs comme des jambes de filles, à la culasse en genou et au court recul du canon ; des Mannlicher 94, à canon avançant, et 1901, à canon fixe ; des Bergmann Simplex, de calibre 8 mm, à magasin devant le pontet, et d'inénarrables Bergmann-Schmeisser, plus vieux et plus laids encore s'il est possible, avec chargeur de cinq cartouches, type mousqueton, qu'on mettait en place en basculant vers le bas une bizarre portière latérale pivotante...

Il savait que l'observation de l'approvisionnement d'un chargeur était une indication en soi. *Zri, zri...* Un acte qui renseignait sur l'état des nerfs du tireur, *zri*, sa préparation, *zri*, son équilibre, sa lucidité, *zri*, et rendait quasi inutile qu'on allât consulter la cible. Sinon pour compter les points, mais l'on n'était pas à un concours ou à un stand de foire. *Zri* et *zri*. Toucher suffisait amplement. Toucher à la tête ou au cœur. *Clac!* Il enfonça le chargeur dans la crosse d'un coup de paume vers le haut... Une indication d'abord pour soi-même.

Il prit le pistolet dans la paume droite. Le soupesa. L'observa amoureusement, ainsi couché. Plat. Comme une flasque à alcool de voyage. Noir. Comme un accessoire de toilette vaguement féminin. Tranquille, anodin. Le canon dépassait à peine du bout des doigts. On aurait presque pu se promener avec lui sans le cacher, l'amener partout avec soi comme un ustensile de théâtre. Léger. Le chargeur plein, il ne devait guère excéder 600 g.

Princip le fit passer d'une main dans l'autre. Plusieurs fois. Puis il le glissa dans la poche intérieure de son veston. La bombe — une sorte de grosse grenade en forme de bouteille, emplie de clous et de plomb haché, dont le percuteur était protégé par une vis — dans la poche extérieure droite. Le veston bascula sensiblement de ce côté. Ça le gênait aux épaules et à l'entournure. Il valait mieux mettre le pistolet dans la poche gauche, pour l'équilibre. Ça l'améliorait, mais pas

suffisamment. Alors Princip répartit les poids autrement. La grenade dans la poche extérieure gauche, le pistolet dans la droite, tenu en main, le poing droit appuyant dans le fond de la poche juste ce qu'il fallait pour que la veste ne le gênât point. S'il choisissait la bombe, il la ferait passer dans la main droite, et le poids du pistolet serait négligeable. S'il choisissait le pistolet, en revanche, le poids de la bombe ne contrarierait pas, ou peu, le mouvement de son bras droit. De toute façon, la tactique consistait à jeter en priorité la grenade.

Princip ne parvenait pas à se décider à sortir. Il s'octroya une *baklava*. Tandis qu'il mangeait avec gourmandise la pâte feuilletée, fourrée de noix et d'amandes, et arrosée de sucre fondu, il eut une inspiration soudaine. Sortant la grenade de sa poche, il releva le bord de sa veste et l'accrocha du même côté à la ceinture. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? A présent sa veste serait tombée parfaitement s'il n'y avait eu le pistolet. Il ne pouvait tout de même pas aller à un attentat sans rien dans les poches, s'objecta-t-il. Il le tiendrait serré dans la dextre pour alléger la poche, voilà tout ! Rasséréiné, il se servit deux doigts de *rakija*, une eau-de-vie de prune à laquelle il préférerait d'ordinaire la *kruskovala* ou la *kajsijevača*¹, songeant que c'était peut-être la dernière fois qu'il la sentait passer dans sa gorge en brûlant délicieusement. Il toussa. Alla pisser. Prit son feutre. Enfonça résolument la main droite dans sa poche, et se dirigea vers le quai Appel. En marchant, il entendit sonner neuf heures au clocher de l'église orthodoxe des Saints-Archanges.

A la même heure, serein, rasé de frais, Chabrinovitch sortait de chez le photographe. Il venait de se faire tirer le portrait, en compagnie d'un ami tout à fait ignorant de ses projets. Par manière de provocation, il s'était rendu à la séance de pose ayant sur lui le revolver et la bombe pour tout à l'heure. Ainsi, sans le savoir, avait-on fixé sur la pellicule l'image d'un conspirateur armé. Ça avait une autre gueule — et sacrément plus d'humour — que ces photographies de révolutionnaires mexicains, pliant sous le poids de leurs pétoires, à demi étranglés par leurs cartouchières... Il exagérait à peine... Des primitifs... Des clowns... Au reste, le cas échéant, les journaux disposeraient d'une photo de lui récente et convenable.

¹ . Respectivement eau-de-vie de poire et d'abricot.

Au premier étage de la Berggasse 19, à Vienne, Freud invita Anna à se presser. Martha profita de ce qu'il tournait comme un ours, sans rien faire, dans l'entrée, pour rectifier la place de sa cravate, une cravate noire au nœud tout fait, dans son faux-col étroit, et pour chasser avec la brosse les pellicules que lui-même n'avait pu enlever dans le dos de son veston. Au passage, elle observa qu'il avait pris encore quelques cheveux blancs supplémentaires. Néanmoins elle lui envia d'avoir conservé, à cinquante-huit ans révolus, cette chevelure fournie à peine grisonnante. Quand elle eut fini l'inspection, elle glissa les deux mains sur le devant de son gilet, comme elle faisait toujours avant qu'il sortît (ça lui fit rentrer automatiquement l'estomac), et elle l'embrassa du bout des lèvres sur la bouche. Il avait dû égaliser sa barbe encore ce matin, car elle piquait légèrement. Freud grimâça, touchant son ventre du côté droit (l'estomac était déjà ressorti). Martha pensa : encore sa colite dominicale ! Elle dit : « Tu as encore trop mangé, hier soir, chez Königstein... »

Elle avait gardé son accent hambourgeois très prononcé, son élocution nonchalante, qui contrastait avec le ton ferme et vif de sa soeur cadette. Freud songea : Il faudra que je pense à son anniversaire, le 26. C'était facile à retenir, pour les mois d'été : 18-23-26-18. Rien que des anniversaires de femmes, entre le mois de juin et le mois d'août. D'abord Minna. Puis Dolfi¹. Puis Martha. Et enfin *matrem*. Le même jour que l'anniversaire de l'empereur.

Freud ne répondit pas. Comme il pestait, sans grande conviction, contre la vanité de la coquetterie féminine, Martha dit en plaisantant (c'était rarissime) que la mère de Herr Professor Doktor ne s'inquiéterait certainement pas du retard de son *goldener Sigi*² avant qu'il soit dix heures.

« Mais enfin, bougonna Freud, il faut aller acheter des fleurs !

— C'est sur le chemin, avança Martha d'un ton conciliant.

— Voilà ! Voilà ! Je suis prête ! annonça Anna depuis sa chambre.

— *Es ist höchste Zeit !*³ » répondit Freud, en élevant la voix et (il eut un bref sourire en direction de Martha) en forçant le ton dans le registre de la sévérité.

¹. Esther Adolfine, la quatrième soeur cadette de Freud.

². « Sigismond en or ».

³. « Il est grand temps ! »

Altstädter Ring, au dernier étage de la maison Oppelt, à Prague, Franz se retourna sur le ventre et se couvrit rageusement la tête de son immense oreiller. Il ne voulait plus entendre le tintamarre des cloches de cette ville, et moins encore les criaileries de sa mère et de sa sœur autour du petit déjeuner de son père. En outre, comme beaucoup de samedis soirs, il avait subi moult tracasseries de la part de G.¹, qui l'avaient gardé éveillé, excité comme une puce, une bonne part de la nuit. De toute façon, son programme pour les dimanches était arrêté depuis longtemps : le dimanche matin, on dort ; l'après-midi, on se lave la tête ; au crépuscule, on sort se promener. Comme un fainéant.

A Paris, au 11 de la rue Simon-Crubellier (XVII^e arrondissement), Olivier Gratiolet dormait à poings fermés. Il s'était couché fort tard, après qu'il eut décidé, à la suite de cette éprouvante audition d'une poignée de jeunes filles, au Conservatoire, d'aller voir, au Vélodrome d'Hiver, le match de boxe qui opposait, en vingt reprises, le nègre² Jack Johnson, vingt-sept ans, né à Pittsburg (Kansas), à l'Américain blanc Franck Moran, trente-six ans, né à Galvestone (Texas). Le premier, comme prévu, avait battu le second aux points.

A 10 heures, le train de l'archiduc et prince-héritier François-Ferdinand entra en gare de Sarajevo (Autriche-Hongrie). L'Archiduc se pencha vers la duchesse de Hohenberg, son épouse, et lui tapota la main sans dire un mot. C'était inutile. Depuis très bonne heure, ce matin, à l'hôtel d'Ilidzé, la toute jeune duchesse (toute jeune non par l'âge — elle avait quarante-deux ans — ni par le mariage, mais du fait de l'élévation tardive à ce titre par la réticente grâce de Sa Majesté Impériale François-Joseph) ne décolérait pas.

La nuit avait été chaude, étouffante même, dans cette petite station thermale située à 495 m d'altitude. Depuis deux jours, elle passait le clair de son temps à attendre le retour de Son Altesse

¹ . Peut-être *Geschlecht*, le sexe ?

² . L'appellation est celle des journaux de l'époque.

Impériale, l'Archiduc, son époux, commis d'autorité, ou presque, par son oncle, à l'inspection générale des forces armées. Non pas que le vieux gâteaux — bon pied-bon œil avec ça, encore porté sur la chose, et malgré tout méchant comme une teigne — l'ait forcé à venir à Sarajevo. Au contraire. Il avait même essayé, pour une fois d'accord avec elle, de l'en dissuader. Trop de conspirateurs dans cette Bosnie-Herzégovine. Ingouvernable. Un vrai repaire de brigands. De régicides. (Il savait de quoi il parlait). Mais František l'avait pris à sa propre logique. Il avait voulu l'écartier de Vienne et de la politique, eh bien il serait ce qu'il était : inspecteur général des forces armées austro-hongroises ! Et un inspecteur général se devait d'aller à Sarajevo. Pourquoi ? Parce que, sinon, les soldats ne comprendraient pas ? Non. Au contraire. Parce qu'ils comprendraient *trop bien*. C'est là qu'ils avaient essayé de tuer François-Joseph ? Eh bien, justement. Il irait ! S'il devait mourir avant que son increvable empereur d'oncle ne lui cédât la place, autant que ce soit à Sarajevo ! Comme un militaire. Par contre, si tout se passait bien, comme il le croyait, quelle aura il y gagnerait ! Une aura subtile, certes. Diaphane. Mais ça en boucherait un coin à la vieille baderne impériale et à tout son Etat-major ricanant...

Voilà ce que pensait František, et elle ne pouvait qu'être d'accord avec lui sur le principe. Mais on ne vivait pas que de principes. On mourait même de principes. Mon Dieu, elle n'allait pas reprocher à son Franzli d'avoir des principes ! Pas maintenant. A l'occasion d'un anniversaire de mariage. S'il n'avait pas tenu à ses principes, elle dépérirait encore d'amour, aujourd'hui, à guetter ses apparitions en public, à courir ses discours, à se faire du mauvais sang pour sa santé. Est-ce que l'autre aurait su l'aimer comme elle ? L'autre : Louise. La fille aînée d'Edouard VII, paix à son âme. La sœur de l'actuel souverain de Grande-Bretagne. Louise ou Marie-Christine. Ou n'importe quelle autre encore. Ç'avait été Sophie Chotek. Oui. Sophie. La petite Sophie de papa, comte Chotek. (František, pour se moquer d'elle, disait que ça donnait l'air d'une poule quand on le prononçait : *Kotek-Kotek-Kotek*.) La petite aristocrate tchèque. Ruinée, ça va de soi. La petite, discrète, minuscule dame d'honneur de l'archiduchesse Isabelle. N'empêche. Il l'avait choisie, elle. Il avait bravé l'Empereur pour elle. Il l'avait poursuivie en train, alors qu'elle s'enfuyait. Surtout, il avait su attendre. Patienter. L'espérer cinq ans. Le temps que l'archiduchesse Marie-Thérèse plaidât sa cause. Que le vieux gâteaux se lassât. Il leur avait volé cinq

années de bonheur. C'est long cinq années sans se toucher. Sans échanger autre chose que des baisers passionnés, des caresses violentes, mais furtives...

Précisément. C'est ce qui la mettait hors d'elle. (Enfin, dans les limites de la bienséance.) Il faisait chaud. Il n'était jamais là. Que le soir. Et encore, après les repas protocolaires. Les enfants n'étaient pas là non plus. Ce n'était pas faute qu'ils aient insisté. Les garçons surtout. Ernst en particulier. Le plus petit. Dix ans déjà. Maximilien, à douze ans, s'était fait une raison. Quant à Sophie (combien Sophie lui ressemblait au même âge ! Sophie et Ernst ; Maximilien, lui, tenait de son père), elle se fichait bien des manœuvres ; et même, elle s'en inquiétait. A vrai dire, elle s'inquiétait de l'inquiétude de sa mère... Il faisait chaud et elle avait ses règles. Et... et alors qu'elle était accourue vers lui... alors qu'après bien des transactions et des suppliques, elle avait fini par obtenir l'aval auquel elle ne croyait plus, voilà qu'arrivaient ses règles ! Avec presque huit jours d'avance ! Elle si bien réglée d'ordinaire ! La précision d'une horloge. « Suisse, et non pas tchèque », disait František pour taquiner son nationalisme. Quatorze ans de mariage, soit. Mais ça n'enlevait rien à l'intensité et à la constance du lien... sexuel... eh bien oui, *sexuel*, qui l'unissait à son archiduc d'époux. Un lien fait de désir jaloux — mais oui, *encore* jaloux. Car l'on pouvait être jaloux autrement que de surveiller les œillades des femmes autour de lui. Par exemple de son temps, de ses intérêts, de ses passions (ah, cette passion pour la chasse !), de son autonomie, de ses rêves... Un lien fait d'admiration pour l'homme et la fonction, de reconnaissance pour ces trois beaux enfants qu'il lui avait donnés, et de l'étonnement que son désir pour elle fût entier. Le désir de son désir, l'amour était fait aussi de cela. C'est une chose qu'elle n'eût pas pu soupçonner il y a seulement... dix ans ? Passées les premières découvertes brûlantes de l'amour — la *Liebeserforschung*¹ — l'amour n'était même *que cela*. Tout cela... En sorte qu'elle allait toujours à la rencontre de son désir avec la même détermination qu'auparavant. Avec peut-être moins de fougue, mais plus d'exigence. Certainement plus d'exigence. De sereine exigence — connaissant d'avance la nature de son plaisir —, et d'exigence froidement calculée. Aussi se donnait-elle à lui beaucoup plus entièrement que par le passé. C'était mieux. (František, d'habitude si réservé sur la question, le lui avait, un soir de grand transport, glissé pudiquement sur l'oreiller. Sauf qu'avec sa lésion tuberculeuse étendue du poumon droit, mieux valait limiter ce genre d'exploit d'alcôve. Lui s'en remettait tout entier à elle pour son désir, pour ses exigences, pour ses excès. A elle de savoir. De savoir

¹. Néologisme signifant à peu près « l'amour-exploration ».

jusqu'ou.) Bref, crainte, peur, énervement ou fatigue, elle les avait eues huit jours trop tôt. Il n'était pas question qu'il l'approche dans cet état. Peut-être que si elle l'avait voulu... *Es kommt nicht in Frage!* Ils avaient le temps pour cela... Tout de même... Elle se sentait comme prise en défaut dans le froid calcul de ses exigences, et, elle n'en doutait pas, de celles de František.

Et puis... S'il devait y avoir un malheur tout à l'heure... Maintenant... Tout de suite... Mon Dieu ! Il valait mieux n'y pas penser.

Au moment où la duchesse de Hohenberg posait le pied, relevant légèrement sa longue robe de satin blanc, sur la petite estrade de bois tapissée de velours brodé aux armes de la dynastie des Habsbourg, elle-même posée sur un tapis de facture artisanale, blanc à gros liserés rouges, qui longeait le quai (mal déroulé, il faisait un pli, là-bas, à gauche, contre un réverbère) et d'où partait, dans l'axe de la porte principale de la gare, un autre tapis, aux mêmes couleurs que le premier mais complètement décalé par rapport à l'endroit où se trouvait l'estrade (difficile il est vrai d'arrêter la porte d'un wagon exactement dans l'alignement d'un tapis étalé d'avance), M. Étienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, posait pour sa part, à Bouvines, la première pierre d'un monument destiné à commémorer la victoire du même nom. Reprenant à son compte une phrase de M. André de Poncheville, qu'avait déjà reproduite la presse, M. Lamy n'hésita pas à affirmer, avec des trémolos dans la voix qui donnèrent le frisson à l'assistance :

« Tout l'univers devrait se joindre à nous parce que là, comme à Tolbiac et à Poitiers, ce fut la cause de la civilisation qui triompha. »

Applaudissements. Des petites filles, en costume local bosniaque (bosniaque ou herzégovien ?), sandales légères, jupes bariolées et fleurs tressées dans les cheveux, vinrent offrir des fleurs, blanches comme la robe de la duchesse, qui s'enchantait, et s'effacèrent après une rapide révérence, sans que celle-ci pût en retenir aucune pour l'embrasser. Un peu décontenancée, la duchesse, relevant le voile de sa vaste capeline blanche, dit simplement : « *Hvala!*² », une fois encore : « *Hvala!* », qu'elle s'était appliquée à apprendre pendant ces deux jours d'oisiveté forcée, puis, moins sûre d'elle,

¹ . « Il n'en est pas question ! »

² . « Merci ! »

elle ajouta dans un grand sourire : « *Lepo !*¹ ». Les fillettes la regardaient avec des yeux ronds et fixes, comme effrayés.

Applaudissements. À Issy-les-Moulineaux, dans un ciel clair, la deuxième journée de la Coupe Gordon-Bennett des petits avions battait son plein. Dans le bassin d'Asnières-Saint-Ouen se déroulaient, devant un public enthousiaste, les régates internationales de Paris, en même temps qu'au Parc des Princes le concours de gymnastique de l'Union régionale des patronages de la Seine promettait, le soleil aidant, d'obtenir un franc succès populaire. Applaudissements. Sifflets. Cris. À la basilique de Saint-Denis, on donna le coup d'envoi de la reconstitution historique de la remise, par Jeanne d'Arc, de ses armes à l'autel de Saint-Denis (orthographié ainsi à l'époque), après le siège de Paris. Pas de cris. Pas d'applaudissements. On n'applaudit ni ne crie dans une église.

« *Živio ! Živio !*² » À la sortie de la gare de Sarajevo, on se bouscula légèrement. Le général Potiorek, gouverneur de Bosnie, voulut repousser un couple qui s'avancait, en costume paysan : pantalons bouffants de soie noire, gilets brodés et traditionnelles *opanké*, sortes de ballerines à semelle de cuir recourbée en pointe, nouées à la cheville... Plus rapide, le lieutenant-colonel Harrach s'interposa. Potiorek vint percuter son épaule, ce qui lui fit perdre son shako et toute contenance. Harrach, qui était aussi comte et le plus robuste des deux, s'excusa. Il entendit le général maugréer quelque chose comme « Zeugme » — sans doute était-ce « *dummes Zeug*³ » —, mais en homme d'éducation et de bonne compagnie, il préféra l'ignorer. Le couple s'était figé. Autant par peur de ce qu'il venait de déclencher que par la prise de conscience de la stupide méprise dont leur geste spontané était responsable. La femme, la première, tendit le linge plié qu'elle avait dans les mains. Ses yeux s'étaient soudain embués de larmes, et le comte Harrach, qui était un homme de goût et de cœur bien qu'il fût marié et militaire, trouva à la fois qu'elle était belle, émouvante, et le sens de son geste d'offrande parfaitement innocent.

« *Kačkavalj* », dit-elle, en soulevant un coin de la serviette.

Harrach vit bien qu'il s'agissait d'un fromage. Sans doute un de ces fromages d'agneau de Serbie, très épicés, comme il en avait goûté en manœuvres. Il voulut la remercier et lui dire de reculer en même temps. Mais troublé par ces beaux yeux larmoyants de

¹ . « Beaucoup ! »

² . Vivat traditionnel serbe.

³ . « Des sornettes ! »

Serbe, ou par le choc avec Potiorek, le comte mélangea les rudiments de conversation qu'il avait étudiés à la pause durant les jours précédents. Est-ce parce que *Veče* (soir) venait... avec *Dobro veče* (bonsoir), et que bonjour-bonsoir précédait, dans sa mémoire, le couple en avant-en arrière dont il recherchait le second terme ? Le fait est qu'au lieu de dire *Natrag* (en arrière), il dit *Veče* (soir) aux yeux noirs et mouillés qui le fixaient intensément. De plus, incertain du sens et de la prononciation de ce qu'il avançait, il le dit interrogativement :

« *Veče ?* »

Dans le bruit et l'affolement alentour, la jeune femme entendit *Voće* (fruit).

« *Ne* » (non), dit-elle, « *sir* » (fromage).

Comme Harrach ne semblait pas mieux comprendre, le mari s'avança et dit, joignant le geste à la parole :

« *Jesti...* (manger)

— *Ja ?* », répondit le comte, heureux de se raccrocher enfin. Toutefois, il le fit en allemand, et toujours sur le ton interrogatif qu'il croyait plus œcuménique. De sorte que l'autre, entendant le *Ja ?* dans sa propre langue (« *Moi ?* »), eut un petit instant de flottement, puis, désireux avant tout de faire plaisir à quelqu'un — autant que ce fût celui-là puisqu'il parlait un peu notre langue...

« *Da !* » (oui), dit-il, en opinant du chef, « *Vi !* » (Vous !).

Harrach prit le fromage, enveloppé de sa serviette, et, ne sachant qu'en faire, le passa à Potiorek. Après tout, c'était son supérieur. Avec un air de dégoût, Potiorek s'en débarrassa aussitôt entre les mains du chef des policiers préposés à la garde de l'Archiduc. Lequel, comme si la serviette lui brûlait les doigts, la refila à l'un de ses hommes avec ordre de la faire disparaître, ce dont celui-ci s'acquitta en la déposant d'autorité entre les mains d'un membre de la police locale, qui n'osa pas protester.

La duchesse n'avait rien vu de ce manège. Elle ne voyait que la bouche luisante de Potiorek, le front déjà constellé de sueur. Pauvre gouverneur ! Avec lui, la Bosnie était sous bonne garde ! Le crétin galonné dans toute sa splendeur. Aucune imagination, aucune fantaisie, aucune initiative. Le respect des règles et de l'étiquette. La fidélité à l'Empereur. Même pas des incartades de vieux bouc, qui eussent donné prise sur lui à une femme. Rien. Quand il l'avait vu débarquer, elle, à Ilidzé, il avait eu du mal à cacher sa déconvenue. Une femme aux grandes manœuvres ! Une femme à Sarajevo ! Un des aides de camp de Frantšek avait bien essayé de

demander qu'une partie de la troupe soit dépêchée à Sarajevo. Pas question ! Puisque Vienne avait décidé qu'elle soit là, elle serait là. Mais dans ce cas, pas de troupe ! C'était soit l'Archiduc *et* l'armée, soit l'Archiduc *et* sa femme, sans l'armée. (La duchesse en avait conclu que sa présence valait un contingent de cavalerie de l'armée austro-hongroise au grand complet.) Harrach lui-même s'y était mis. C'est qu'il prêtait sa torpédo, et František, pour rire, avait dit que son insistance à le voir défiler entre une double haie de soldats prouvait seulement à quel point le comte était attaché... à sa torpédo ! Rien à faire. Potiorek, poussé dans ses retranchements, avait téléphoné au chef du protocole, à Vienne. Confirmé ! N'étant pas archiduchesse par définition, il n'était pas possible de faire rendre à une duchesse les mêmes honneurs qu'à une Altesse impériale. Autrement dit : la sécurité d'une Altesse impériale comme l'Archiduc s'évanouissait au simple contact d'une duchesse. Soit dit encore : s'il arrivait malheur à l'Archiduc... suivez mon regard ! Toujours la même histoire : le défaut de la cuirasse d'un homme, c'était sa femme. Venant de professionnels de la guerre, cela ne manquait pas de sel. Et surtout quel terrible aveu ! Il n'en restait pas moins que le futur empereur d'Autriche serait privé de son armure par la faute de son épouse... Au demeurant, aucune inquiétude chez Potiorek ! Sous sa férule de gouverneur, comment la Bosnie eût-elle pu susciter l'ombre d'un complot ? Il était tellement sot, tellement imbu de lui-même, tellement infatué (la duchesse respira un grand coup pour se calmer) qu'il n'imaginait pas qu'un complot pût viser une autre personne ici que lui-même. (Dans la voiture, elle desserrerait un peu la ceinture de soie rouge qu'elle avait nouée autour de sa taille.) Au reste l'argument qu'il était allé chercher pour doubler celui du protocole d'une touche humanitaire, c'est-à-dire d'intendance, l'argument de force majeure comme il disait, n'était pas piqué des vers¹ : les troupes étaient en tenue de campagne ; on ne pouvait les faire défiler dans cet attirail ; est-ce qu'on avait le temps de faire venir les uniformes de gala ? quels uniformes de gala ? les uniformes de gala... *exigés par l'étiquette !* Evidemment non. Ouf ! On avait bien failli s'aventurer en rase campagne... Enfin, dernier point. Si l'éclat de la réception s'en ressentait quelque peu, surtout sans la cavalerie, est-ce que, du point de vue de la sécurité, la police ne serait pas aussi efficace

¹ . Traduction approximative de l'expression « nicht von Pappe ».

que l'armée pour protéger l'Archiduc ? Le plus fort est qu'il le croyait...

« Mais non, maman, dit Freud, ce n'est pas la faute de Martha ! Martha, tu le sais, est bonne cuisinière. Les enfants sont grands, maintenant. Elle fait son menu presque exclusivement en fonction de mon intestin... Mais oui, des légumes ! Des légumes *cuits* ? Des légumes cuits ou *verts* ? Ah bon... Bon... Non, pas de choux-fleurs, bien entendu. Ni de volaille. Je déteste, tu le sais. Les champignons non plus ? Allons, maman... *j'adore* les champignons ! Quoi ? Eh bien... artichauts, asperges, maïs, viande grillée. Sans sauce, oui. Trop de cigares ? Ça, je sais. Oui, oui. (Freud rit de bon cœur, et il continua à rire pendant les minutes qui suivirent). A Rome ? Ce que je voyais depuis l'hôtel, à Rome, avec Alexander ? Non, pas Alexander. Avec Alexander, c'était en 1901. Avec Minna. Min-na. En sept. Tss ! tss ! 1907. Sur la Piazza Colonna. Ça s'appelait « Fermentine », tu vois, je n'ai pas oublié. Et à Gênes, aussi... Tu t'en souviens donc ! Non, pas "Trost¹". Ni "Trotz²". TOT. Comme "Tot", *verstorben*³, *ja* ! (Il rit.) Tu en connais un aussi ? Un produit meilleur. Comment dis-tu ? Eau-des-Karmes ? Dans un beu d'eau vraie... plaisanta-t-il en français. *Doktor, wer ?* Bo-aillé ? (Il gronda.) Lequel des deux est *Doktor*, maman ? Toi, ou moi ?... Non, j'ai tout essayé, ça ne marche pas... Une appendicite chronique, peut-être. Ou la vésicule... Rassure-toi, ce n'est pas grave. Karlsbad, *ja*... *Zweig ? Doktor Zweig ?* Qui t'a parlé de *Zweig* ? (Il jeta un œil courroucé en direction de sa fille.) Ah bon, toi aussi ? Tu as mal... Ici ? Non ? Là ? Fatiguée le matin ? Mais tu as soixante-dix-neuf ans... Ne suis-je pas fatigué, moi ? Jusqu'à quelle heure ? Deux heures du matin ? Hier soir, aux cartes, jusqu'à deux heures du matin ? Oui, Anna est très belle mais toi, tu ne dois plus, tu entends, tu ne dois plus... tu... pfuuu ! »

Et comme si ça ne suffisait pas qu'il s'inquiète pour sa sécurité, il avait fallu aussi qu'il se préoccupe de la nourrir ! (La duchesse regarda Potiorek du coin de l'œil, pendant qu'elle

¹ . « Consolation ».

² . « Obstination ».

³ . « Décédé. »

disposait autour d'elle, dans l'automobile d'Harrach, les plis de sa robe de soie blanche drapée. Hier, elle avait la robe à trois volants qu'elle affectionnait, mais elle faisait moins habillée que celle-ci.) C'était visiblement ce qu'il pensait, et Potiorek lut en retour, dans le coup d'œil de la duchesse, que celle-ci avait découvert ses pensées. Il se poussa encore plus du côté de l'Archiduc, auquel son strapontin faisait face. Chercha à s'éponger le front discrètement avec l'un de ses gants blancs. Ça ne se faisait pas, mais, que diable, à la guerre comme à la... Encore une fois, elle l'avait vu... Décidément, s'excusa-t-il en esquissant un rictus dans sa direction, il faisait une chaleur insupportable, ce matin.

Le comte Harrach s'assit, l'air triomphal, à côté du chauffeur. Tchèque, le chauffeur. Ne l'aurait-elle pas su, la duchesse l'aurait deviné rien qu'à cette façon, à la fois serve et amoureuse, qu'il avait de l'envelopper du regard lorsqu'elle ne le regardait pas. Jaroslav. Il se prénomme Jaroslav. (Elle l'avait entendu hâler ainsi par l'un des autres chauffeurs tout à l'heure. Le comte, lui, l'appelait Pašek, ou Hašek, quelque chose comme ça.) Harrach se retourna vers l'Archiduc. Oui, on pouvait y aller. Il se redressa, s'appuyant de la main sur le pare-brise, et fit un signe aux deux véhicules qui précédaient. Puis aux trois autres, qui suivaient. On aurait dit que la voiture de leurs Altesses Impériales étant la sienne, la réussite de ce voyage — le soleil, les vivats, les cloches — était aussi sa propriété. La duchesse ne demandait qu'à le croire. Allons ! Elle se laisserait peut-être bien gagner par l'optimisme du comte ! (Elle lui en fut secrètement reconnaissante. « *Ženy repotřebují mnoho* »¹, soliloqua-t-elle. Tiens, ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas pensé, même pas rêvé, dans sa langue natale. Il était assez bel homme de surcroît. Voyons ! Elle se reprit. A quoi pensait-elle. Ah oui : Potiorek.) Potiorek était bien ennuyé pour le banquet. Il ne pouvait tout de même pas la reléguer après les dames d'honneur et les hauts dignitaires, comme à la Hofburg. D'abord parce que ce serait la seule femme. Ensuite parce qu'une réédition, même justifiée, du camouflet de la Cour serait beaucoup trop visible, ici, au fin fond de la Bosnie. On croirait, on dirait que le gouverneur avait fait du zèle. Si l'Archiduc, comme il fallait hélas ! s'y attendre, était bientôt l'héritier du trône impérial, il pourrait lui en garder rancune. Donc, ici, une fois n'est pas coutume, la duchesse serait

¹. « Les femmes n'ont pas besoin de grand-chose. »

à la place d'honneur. Et, qui sait ? S'il arrivait, malgré tout, qu'elle se souvînt avec plaisir du salon d'hiver de l'hôtel *Bosna*, c'était une faveur qui ne lui aurait pas coûté beaucoup d'efforts.

On s'ébranla. La duchesse ramena contre son sein sa cape de queue d'hermine. Baissa le voile de sa capeline avec la main qui tenait l'éventail.

«*Živio ! Živio !*»

Elle se cala dans le siège de cuir. Confortable. Ça collait seulement un peu aux fesses. Le chauffeur avait dû attendre au soleil. Ce n'était pas désagréable néanmoins, cette chaleur, à cet endroit. L'automobile accéléra. En bout de capot, le pavillon noir et jaune, bordé de rouge, commença à flotter au vent. Les plumes vert pâle du shako de son époux également. Mon Dieu, c'était une assez jolie petite ville que Sarajevo ! Très provinciale. Un peu... quoi ? *bäuerlich*, rustique ? La grande capote blanche de l'automobile avait été repliée à l'arrière. On pouvait respirer le grand air et rien n'arrêtait la vue. Jamais elle n'aurait cru qu'il y eût autant de minarets ! *Erstaunlich*, amusant. On lui avait dit le nombre exact de mosquées. Quatre-vingt-seize. Est-ce qu'elle ne se trompait pas ? Il devait bien rester quelques chrétiens encore, quand même... Mais, peut-être parce que leurs tours fines et aiguës s'élevaient droit dans le ciel comme des i, ne voyait-on que ces piques dressées, agressives, de l'Islam... Elle s'amusa intérieurement. Quand les muezzins venaient y pousser leur chant, à la prière, ça devait ressembler à un congrès de gardiens de phares ! Pourtant, on entendait bien les cloches, mais... En Turquie. En Turquie. On était sur la dernière presqu'île austro-hongroise de l'Empire !

La voiture freina. On abordait l'enfilade des quais. Le bruit des moteurs décroissant, la duchesse put entendre distinctement, l'espace d'une poignée de secondes, le clapotis frais de la Miljacka. On lança des fleurs. «*Živio !*» A côté Frantikk toussa. Tripota le pli de son pantalon à bande rouge. Ça devait le tirer au genou, pensa-t-elle. Normal. Le bas était tendu par un passant, qui le prenait sous le pied, afin que la jambe fût impeccablement droite en station debout. Il lui sourit. L'air préoccupé cependant. Il devait songer aux échos qu'il ne manquerait pas d'avoir, dès son retour à Vienne, de son discours, hier, à Ilidzé. Un discours violent. Véhément. Il l'avait surprise. Car, contrairement à son habitude, il ne lui en avait pas soufflé mot au préalable. Est-ce qu'il voulait l'impressionner, ou est-ce qu'il avait mis là toute l'énergie... l'énergie... comment

disait ce vieux cochon de Viennois dont tout le monde se gaussait à la Hofburg ?... un médecin, oui, qui plus est un juif... li-bi-di-na-le, *ja*, qu'il n'avait pas pu dépenser avec elle ? Il avait grossi. Elle se rappelait... Mais, étrangement, ça se mélangeait à des souvenirs de l'époque de leur rencontre. N'était-ce pas parce qu'elle l'avait un peu... retrouvé ?

« Je vous donne ma parole que la Bosnie ne subira jamais le sort de la Croatie livrée aux Hongrois ! Ayez confiance en moi ! *Parlez, parlez sans crainte. Je suis ici pour tout savoir, pour tout entendre. Que nous reprochez-vous ?* Et s'il n'est pas possible de la réunir à la moitié autrichienne de notre État... *je sais cela. Je ne l'approuve pas. Mais quoi ? Vous êtes turbulents. Il faut bien vous gouverner...* elle restera terre d'empire jusqu'à ce que nous ayons terminé la réforme de notre vénérable monarchie et mis fin à toutes les absurdités. »

Il avait dit vraiment cela ? Quelle gifle pour le vieux grognon ! Directement visé le vieux bouc ! (Elle gloussa au-dedans). Toutes les absurdités de notre vénérable monarchie... ils avaient bien entendu le message. Bravo František ! Pourvu qu'il ne regrette pas trop cet éclat, maintenant... Qu'est-ce qu'elle lui avait répondu, à l'époque ? Ah oui ! Elle lui avait dit : « Si c'est cela que vous appelez gouverner... alors gouvernez ! Mais ne demandez pas qu'on vous aime. » Elle avait eu raison. Puisqu'ils s'étaient aimés. Il ferait avec la Bosnie ce qu'il avait fait avec la Bohême. Il l'aimerait, elle aussi. Il l'aimait déjà. Demain, il serait empereur...

La foule s'épaississait en bordure de quai. Les cloches, toujours. Les vivats. Par bouquets. Comme les fleurs. La voiture semblait glisser. Il faudrait qu'elle pense à féliciter le comte. Il était si fier de sa... quoi, déjà ? *Grab und Still* ? Non. *Graf und Stil* ? Non. Encore non. *Grat und Stiel*, alors ? Non plus. Elle demanderait à František. Discrètement. Ah, ces noms de voitures ! Les hommes étaient aussi flattés qu'on se souvînt de leur marque que du prénom de leur fille ou de leur maîtresse ! N'était-ce pas *Streich und Stift*¹ ? Ce n'était pas loin, en tout cas...

Mehmedbachicht s'avança. Laissa passer la première voiture. La seconde où il reconnut le chef de la police. La troisième. Où il reconnut le bourgmestre. Pas moyen de se tromper. C'était bien lui, avec son shako à plumes vertes. Serra fortement le pistolet (il avait armé le chien tout à l'heure). Le sortit. Crétin !

¹ . Respectivement « Tombeau et Tranquille », « Comte et Style », Crête et Queue », « Farce et pointe ».

Sors-toi de là... Mais sors-toi donc ! Trop tard... La Graef und Stift de l'Archiduc était passée. Il crissa des dents. A cause... A cause de cet imbécile de gendarme qui s'était reculé devant lui, en le coinçant du dos contre une vieille, sur le trottoir.

« *Oprostite !* »¹ se força-t-il à dire gentiment en se retournant.

La petite vieille, une paysanne toute ridée, ne s'offusqua pas. Elle renifla.

« *Molim...* »² répondit-elle, avec un bruit claquant de dentier.

Victor compta 70 *li*. Un petit peu moins qu'hier. C'était la même grand route, pourtant. Large, bien dessinée. Toujours le même va-et-vient de *pei-tje* dans les deux sens... Il aspira de tout son être à un bain de pieds. Pas l'eau fraîche qui manquait. Partout, des sources... Il ricana. Qu'est-ce qu'il racontait, Legendre ? Il n'avait pas vu un seul *pei-tje* mort sur la route. D'épuisement. Sous son fardeau... Des histoires de bonnes femmes. Faites pour attendrir l'Occidental. Pour gagner le cœur des Parisiennes. La Chine, ce n'était quand même pas le Far-West !

Popovitch piétinait sur place d'excitation. Il n'y avait eu aucune bombe, aucun coup de feu à l'entrée du quai. Si Mehmedbachicht n'avait pas tiré, c'était à lui. Ce *serait* lui ! Il avait pris soin de se placer devant. A égale distance de deux gendarmes. La première voiture le frôla. Il vit, dans la seconde, le chef de la police lui faire signe de s'écarter. Le voilà ! Merde ! Qu'est-ce que c'était que ça ? Ils lui avaient collé une femme juste à côté ! *Redyavo*, malheur... l'Archiduchesse ! C'était pas prévu, ça ! Personne n'avait dit que...

Monfreid n'en pouvait plus. Quatre, cinq heures, maintenant qu'il se battait contre la tempête. Des vagues hautes comme des collines... Des rafales d'eau mêlée de sable. Dans les creux, le bouterre disparaissait entièrement. Impossible de réduire encore la voile. La mer les aurait bouffés par l'arrière. Malgré cela, ils filaient à plus de 12 nœuds. Les deux ancres étaient perdues depuis très tôt ce matin. Perdu aussi le petit bouterre. Avec trois

¹ . « Pardon ! »

² . « Je vous en prie... »

hommes à bord, un tonnelet d'eau douce et pas de vivres. En les rattrapant, voile dehors, ceux-ci leur avaient passé une ancre. Grâce à un filin. Crié qu'ils laissaient arriver jusqu'à Aden. Rien d'autre à faire. C'est ce qu'il leur avait crié aussi, juste avant. Laisser arriver. Jusqu'à Aden. Et puis, très vite, ils avaient disparu. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Chabrinovitch le sut aussitôt. Il s'en doutait. Ce serait lui. *Lui!* Tout allait comme sur des roulettes. Il avait choisi un endroit où la foule était clairsemée. La bombe, il l'avait dévissée depuis déjà dix bonnes minutes. S'agissait pas qu'on le bouscule maintenant. Ou qu'il trébuche. Sinon, il sautait avec. Aussi la tenait-il serrée dans la main gauche, contre son ventre. A l'intérieur de sa ceinture de drap noir. Comme s'il avait du mal à digérer le petit déjeuner. Quand il avait entendu les cris, les vivats, en bout de quai, il s'était reculé tout de suite au maximum. Une vingtaine de pas. Il avait encore de la marge, mais, plus loin, il n'y avait pas de réverbère. Il en fallait un, à proximité, un poteau, quelque chose, pour amorcer la réaction. L'Archiduc serait dans la troisième. Même pas besoin de regarder. Il l'avait demandé tout à l'heure à ce policier, là. D'ailleurs, depuis, il lui jetait un œil, parfois. Est-ce qu'il se méfiait ? C'est un peu pour ça aussi qu'il avait préféré se reculer. Pour ça et pour, tant que faire se peut, éviter de toucher les gens autour. Le minimum. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Rilke, l'estomac barbouillé, nauséux, rentrait chez lui, traînant la semelle, en longeant le cimetière du Montparnasse. Il avait dû pousser jusqu'à Denfert pour trouver une épicerie ouverte, et il en avait profité pour acheter *Paris-Journal*. C'est celui-ci qu'il lisait tout en marchant... Il lisait n'importe quoi. Pour ne pas avoir à supporter le spectacle de la laideur du boulevard. Pour oublier qu'il était seul. Le départ subit de Magda. Qu'Hélène était mariée. Lou à Göttingen. Et qu'il n'y avait pas pire jour, pour un poète, que le dimanche. Surtout par un beau soleil comme aujourd'hui. Car le dimanche était un jour où la vie s'arrête. La vie, c'est-à-dire le travail, la souffrance, la peur, l'excitation. Le jour odieux des familles. Les pauvres au Bois, les riches aux courses. Pas le jour des familles réunies, égoïstes et mesquines mais chaudes, comme à Noël. Des familles froides, fonctionnelles. Qui se déplacent, se véhiculent, s'exposent. Exposent quoi ? Le spectacle de leur inanité. Le théâtre, positivement injustifiable, et qu'elles ne cherchent d'ailleurs pas à justifier, de leurs absences. De toutes les absences — d'amour, de désir, de malheur, de mémoire — qui faisaient les gens se prendre deux

à deux, deux à trois, quatre à quatre, comme de la mayonnaise. La mayonnaise, c'est un œuf, c'est-à-dire une vie avortée, qui prend avec de l'huile. Qui gonfle et durcit à partir d'une vague substance organique, riche mais fade, une fois séparée de la seule matière qui eût pu à la rigueur la sauver, savoir ce tremblement gélatineux, cette vésicule germinative condamnée, ce petit œil cicatriciel. Qui prend sur la base de l'exil de la blessure et du tremblement. Bref, la consistance du rien. Au demeurant, fallait les voir — riches ou pauvres, pauvres ou riches exhiber leur nature profonde d'agglomérat. Croyiez-vous qu'ils cherchassent à se perdre pour éprouver le frisson des retrouvailles ? Nullement ! Famille cherchait famille ! Agglomérat moins intime s'il se pût ! L'idéal agglomérateur, agglomératif : la ville ! Agglo, mère à Sion ! Dieu me pardonne (marmotta Rilke) si, quel que soit l'amour que j'ai pour Lui, je ne désire pas ressusciter en une céleste Cité aussi concentrationnaire et familiale ! Qu'est-ce que je disais ? Ah oui : que le dimanche était la mort des poètes ; que si tous les jours étaient dimanches, idéal, horizon et triomphe de la mayonnaise, alors c'en serait fini de la vibration, du tremblement, de la crainte, de —

Il marchait depuis trop longtemps sans regarder devant lui. Une dame, chapeauté et gantée, le missel sous le bras, s'écarta d'un air courroucé. Il souleva son chapeau, bégaya faiblement une excuse. La voie était libre à présent. Il pouvait lire quelques lignes. Lut :

Jarry dessinateur

Ubu-roi, qui était épuisé depuis longtemps, va paraître en édition à 3,50 francs. On y retrouvera la reproduction des bois que Jarry gravait avec un véritable talent.

On sait qu'il modela les marionnettes avec lesquelles il joua sa pièce.

Mais c'est dans ses dessins et ses bois gravés que le dernier grand poète burlesque avait su donner la mesure de son instinct artistique.

Chabrinovitch frappa le détonateur contre le poteau. Il entendit nettement le *clac* annonçant que la réaction explosive était amorcée. Du calme ! Résister à l'envie de se débarrasser de la bombe tout de suite. Il compta mentalement :

Jedan...

Dva...

Tri...

Četiri...

Pet...

Šest...

Sedam...

Osam.

et il la lança.

La bombe, décrivant un arc de cercle parfait, passa par-dessus les têtes. Il entendit quelqu'un dire « Oh ! » ou « Ah ! » — mais peut-être était-ce un « *Živio !* » tout bêtement interrompu. *Devet...* Il continua à la suivre des yeux. Ce que faisant, une fraction de seconde, ses yeux rencontrèrent ceux de l'Archiduc. Il n'avait pas encore compris, ou il ne voulait pas y croire, mais il commençait. C'était un regard bleu, dur, déterminé. Le regard d'un chasseur. (Il était chasseur.) D'un chasseur à l'affût surpris par l'attaque latérale d'un sanglier. *Deset...* La bombe heurta la capote blanche repliée. Harrach entendit le choc. Se retourna. Le chauffeur, lui, avait déjà compris, De façon réflexe, ou peut-être aiguillonné par la peur, il poussa le pied à fond sur l'accélérateur. *Jedanaest...* La duchesse n'avait rien vu. Elle pensait que son meilleur profil était le droit, et c'était celui qu'elle s'efforçait de présenter en permanence au public massé à sa droite, sur le quai, malgré un reflet gênant du soleil sur le pare-brise, qui lui donnait envie de clore la paupière de ce côté-là. Chabrinovitch serrait les poings. Dressé sur la pointe des pieds, les mollets douloureux, il crut que la bombe allait rouler vers l'intérieur. Mais non. *Dva...* la voiture fit un bond en avant, la bombe tomba à l'extérieur, et il ne la vit plus... *naest*, acheva-t-il (il avait compté trop vite). Elle rebondit sur la chaussée, roula sous le capot de voiture qui suivait et

PRRAOUCHCHCH !!!

l'arrière du véhicule se souleva, puis il retomba lourdement comme si, levé sans difficulté par des mains d'homme, celles-ci venaient de le relâcher d'un coup sans ménagement.

L'essieu cassa net. Le pneu arrière gauche explosa, projetant des lambeaux de gomme noire qui se mêlèrent aux particules de fer et de plomb dispersées par le souffle de la bombe. Le rideau métallique du magasin le plus proche, criblé d'éclats, fut transpercé. Il continua à vibrer, même après qu'il eut fini de ricocher les clous de la bombe dans la chair tendre des badauds, avec des échos de grêlons. Les vitres des maisons alentour tombèrent, point toutes ensemble, avec des bruits cristallins. Un poteau électrique craqua, scié à la base, et s'abattit lentement, comme au cinématographe, sur le toit de la demeure voisine. Les occupants de la banquette arrière s'affaissèrent doucement, membres relâchés. N'eût été leur rictus de souffrance, on aurait pu croire qu'ils se détendaient après un violent coup de fouet. Un enfant cria. *Gling-gling...* encore une vitre. Deux enfants. Aussitôt recouverts par des cris d'hommes et de femmes.

« *Halt!* » hurla l'Archiduc en se redressant à demi. Alors seulement Potiorek sursauta. On aurait dit que l'ordre de l'Archiduc, hurlé il est vrai à ses oreilles, le réveillait d'un long sommeil qui, bien qu'il eût les apparences de l'agitation la plus efficace et diurne, n'en présentait pas moins les stigmates (raideur, automatisme, surdité) d'un certain somnambulisme. Il répéta « *Halt!* », un ton plus bas, comme pour se convaincre. Le chauffeur freina à regret. Avant même que sa voiture fût arrêtée, Harrach avait sauté sur le sol, et il marchait déjà vers le véhicule autour duquel s'affairaient plus d'hommes qu'il n'en fallait. Soudain, se ravisant, il revint en arrière. Le docteur Fisher suffisait bien ! Il vit la voiture arrêtée, moteur tournant au ralenti, au milieu de la chaussée. L'Archiduc debout sur le marchepied. La duchesse très pâle. Potiorek le croisa en trotinant. « Il ne faut pas rester ici, Votre Altesse. C'est trop dangereux. Fisher s'en occupe... — Mais je veux savoir qui..., commença l'Archiduc — Colonel Boos-Waldek. Lieutenant-colonel Merizzi », coupa Harrach d'une voix atone, comme s'il était au rapport. Alors seulement, ils regardèrent ensemble la duchesse. Elle avait une tache de sang au cou, du côté gauche. « *Soferl!* » s'écria l'Archiduc. *Soferl!*... Mais tu es blessée ! — Ce n'est rien, ce n'est rien », répétait à voix basse la duchesse. L'œil bleuté se troubla. Ah non ! Pas ça ! Pas Sophie ! Hors de lui, l'Archiduc cria qu'on redémarre

« *Schnell ! schnell ! zum Rathaus! Vorwärts !¹* »

A moins de cent mètres de là, Princip, aussi, avait armé son pistolet. Pas possible ! avait-il pensé en entendant le bruit de l'explosion. Chabrinovitch ? Mais trop petit, noyé dans la foule, gêné par les gens qui se déplaçaient en tous sens, il ne voyait pas. Il hésita à se hisser sur le parapet. Si on le poussait ? Il commença à avancer vers l'endroit où les voitures s'étaient arrêtées. Arriva à la hauteur de la première. Il avait donc eu l'Archiduc ? Soudain... aucun doute, c'était lui... il vit Chabrinovitch bondir par-dessus le parapet. Il fuyait ! C'était donc qu'il avait réussi. Il vit un, puis deux, puis trois policiers grimper sur le rebord du parapet, s'accroupir et se laisser tomber sur les berges de la Miljacka après s'être tenus un instant pendus dans le vide avec les mains. C'est qu'il y avait bien sept à huit mètres de hauteur. Chabrinovitch avait dû se rompre les os. Il se pencha. Eh bien non, il courait en boitillant seulement. On le rattrapa.

Des civils sautaient à leur tour le parapet. On le frappa. De la main. Du poing. Du pommeau de l'épée. Il se débattait. Leur

¹. « Vite ! vite ! à l'Hôtel de Ville ! En avant ! »

échappa. Mais pourquoi ne prenait-il pas son revolver ? On allait le rattraper. Il porta la main à sa bouche. Princip comprit. Le cyanure. Cria : « Vive la Serbie ! » Puis : « Je suis un héros ! » Poussé, il tomba sur les genoux. Quelqu'un prit une pierre...

Princip entendit la première voiture démarrer.

Se retourna juste à temps pour voir la troisième faire une embardée afin d'éviter la seconde qui venait de caler contre le trottoir. Au passage, il reconnut Potiorek, debout, dos à la marche. Se retenant à la portière pour ne pas tomber sur l'officier qui... que... Le pavillon à l'aigle impérial...

Princip comprit tout en même temps.

Que Chabrinovitch avait échoué. Que l'Archiduc était vivant. Qu'il venait lui-même de manquer l'occasion de s'en défaire. Une occasion en or...

« *Zrälükz!*¹ » jura-t-il entre ses dents.

— « Mais qui donc était ce Jarry ? », se demandait encore Rilke en gravissant les escaliers du 17 rue Campagne-Première.

« *Los senos se solazan en el domingo* », persifla Ramón d'une voix chantante. « *Se hinchan... se* », il ne savait pas comment le dire assez ironiquement, « ... *se abomban* », il avait trouvé, « *se esponjan!* »²

Il suivait depuis un moment une jeune femme de haute taille, dont la démarche ample, exagérée, provocante, semblait occuper toute la largeur du trottoir de la rue Velásquez devant lui. Aussi restait-il derrière, ses deux medialunas³ toutes chaudes à la main. A dire vrai, depuis qu'il l'avait rencontrée tout à l'heure en sortant de la boulangerie, il avait eu l'occasion de la dépasser plus d'une fois. Mais, chaque fois, à l'instant de la sauter (*adelantarla*), il avait reculé. Et, réciproquement, alors qu'elle eût pu en prendre ombrage, se retourner, l'invectiver comme une Madrilène chatouilleuse, il ne devait pas non plus lui déplaire qu'il demeurât à cette place, car elle ne faisait rien pour lui

¹. Juron à signification obscure, peut-être d'origine syldave.

². « Les seins sont très contents le dimanche... Ils s'enflent... bombent... se gonflent comme s'ils étaient des éponges ! »

³. Croissants.

faciliter le passage. Elle aurait pu ralentir ; sans s'écarter carrément, se déporter juste ce qu'il faut pour qu'il comprenne qu'il pouvait y aller... *De ningún modo...*¹

*Pues*²... pourquoi pensait-il à ses seins, qu'il ne voyait pas, alors que le spectacle de sa croupe, qu'il avait sous les yeux, pouvait aisément le combler ? Il se le demanda. Écarta d'emblée une préférence spontanée pour l'un ou l'autre de ses appas. Ça faisait maladif. (Obsessionnel, il voulait bien, mais pas maladif.) Surtout que le côté pile n'était pas moins digne d'intérêt que le face. Objectivement. Ce devait même être, autant qu'il pût en juger à travers la robe, un très convenable arrière-train aux fesses pleines, bien fendues, lourdes ce qu'il faut et correctement accrochées au bas des reins. Du reste, y avait-il mieux à faire — meilleur usage, plus grand plaisir à espérer — de la paire de globes du haut que de celle du bas ? Il ne le croyait pas. Non. Honnêtement. De quelque côté qu'il retournât la question, il retombait toujours sur cette plate vérité : c'est qu'il était dans son époque « seins » et non pas « cul ».

Se rapprochant d'elle, il l'entendit fredonner. C'était une chanson enfantine qu'il avait apprise, lui aussi, à l'école, et qui célébrait les vertus du chat domestique. Les paroles du premier couplet lui revinrent :

*« Un gatito tengo hermoso,
Lindo, juguetón, gracioso,
Que persigue a muerte vil
La canalla ratonil.³ »*

Ah, mon Dieu ! C'était si loin, tout ça... Si près... Oui. Il avait déjà rédigé plusieurs chapitres : les seins sur la plage (incomplet), les seins des andalouses, les seins des filles des concierges, les seins pendant la valse, les seins de celles qui vont chercher le petit déjeuner (à revoir), les seins sous l'habit religieux (en préparation). Se pencher sur les seins était un travail dont il ne se lasserait jamais. S'escrimer à les mettre en forme, à les rassembler par familles, à les rapprocher par paires, les flatter amoureusement jusqu'à ce qu'il en durcît une formule, et cela sans les déformer, les abîmer, ni les laisser seuls ou en paix, existait-il tâche plus exaltante, torture plus aliénante et délicieuse à la fois ? Le cul des

¹ . « Pas du tout... »

² . « Eh bien... »

³ . « J'ai un petit chat mignon/ Beau, gracieux, polisson/ Qui poursuit jusqu'à mort vile/ La canaille ratonile. » (Traduction de l'auteur)

femmes viendrait plus tard. S'il vivait assez longtemps pour se débarrasser de leurs seins. S'il était assez sérieux pour ne pas s'en laisser distraire. Il avait à peine vingt-trois ans. Ça ne faisait qu'une dizaine d'années qu'il collationnait les appas du haut. Qu'il les colligeait. Bien sûr, il avait perdu beaucoup de temps à vérifier, à revoir, à compléter. Toujours, toujours sur le métier... A faire, à défaire. A retoucher... Tiens, ce tétin, il avait oublié ! Oui, mais sa propriétaire était à présent introuvable. Celle-ci, dont l'organe était approchant, partie au loin. Celle-là, passée entre d'autres mains... *Vaya !*¹. Il fallait en trouver une autre. Qui acceptât. Qui voulût bien. Quoi ? Les lui montrer ? Les lui laisser prendre ? Vous n'y êtes pas ! C'était autrement difficile. Une qui veuille bien *les lui garder*. Qui accepte de ne pas se débarrasser de son désir, de la brûlure de son infatigable désir, en les sortant à la lumière ou au grand air, ou encore en les lui jetant sous le nez. Non. Celle-là n'aimait pas ses seins. Elle était aussi bête et plate qu'un homme, en fût-elle ou non encombrée à titre de femme ! Quelqu'une qui les aimât. Qui les désirât assez elle-même pour en supporter la brûlure dans les yeux concupiscent des hommes et — jaloux — des autres femmes. Mieux. Une qui prît sur elle, qui prît physiquement sur elle, le sacrifice de les sentir se consumer de n'être point vus, de n'être point nus, de ne pas servir... Rares, rarissimes étaient ces femmes-là. Madrilènes, sévillanes, bordelaises, londoniennes ou pékinoises. Mais qui avait jamais dit que les femmes fidèles — fidèles au don de Dieu, nues-propriétaires de leurs appas — fussent nombreuses de par le vaste monde ?



Et, tandis qu'il rêvait, déambulant, à de lointaines vestales, il arriva que Ramón leva le nez. Stupeur. Celle-là, qui marchait devant lui, il la connaissait. Mais oui ! C'était Laura Colgante. La fille du cardiologue. *Incroyable, no ?*² Un nom pareil, un père pareil, pour de tels seins ! Quelle injure à Laura que celle de la langue

¹ . « Allez ! »

² . « Incroyable, non ? »

maternelle ! Quelle mésalliance que celle du patronyme et de la semence familiale ! Car jamais il n'avait vu seins qui fussent moins pendants que les siens. Seins aussi ronds et lourds qui fussent mieux suspendus à la poitrine et aux épaules. Deux vrais carquois. Elle le savait si bien, la garce, qu'elle pouvait se permettre de défier la pesanteur, de marcher les bras le long du corps, ou les avant-bras très écartés, en faisant tourner son sac à main d'un air de dire : « Est-ce que la vôtre tiendrait aussi longtemps comme ça ? » On sentait qu'elle n'avait pas peur. Ni du désir des hommes ni de la peur des hommes ; ni de son désir à elle ; ni de sa crainte à marcher au-devant dans la plus complète absence de désir...

Princip s'éloigna du parapet. Traversa la largeur du quai sans regarder personne. Se força à marcher lentement pour retrouver son calme. Comme il n'y parvenait pas, il tourna le dos à la rue et s'intéressa aux rares vitrines dont le rideau n'avait pas été abaissé en ce jour de Vidovdan. En trouva une qui se prêtait assez bien à un arrêt prolongé. C'était celle d'un photographe.

Soudain, sans savoir comment, il se retrouva à sa hauteur. (Elle était plus grande que lui de deux ou trois centimètres.) Impossible de revenir en arrière. Et difficile, pour l'un comme pour l'autre, de s'ignorer. Laura se tourna vers lui. Ourla les lèvres, pour tenter de mimer la confusion où la mettait cette rencontre imprévue. Puis elle lui sourit avec précaution, comme à un malade.

« *Buenos días, señor Gómez de la Serna* », dit-elle la première, lui tendant nonchalamment à baiser une main qu'il trouva très molle.

Dios mío! ils étaient encore plus beaux de face que de dos. Un défi pour les mains plus encore que pour la pensée. De face, comment les saisir sans avoir l'air d'essuyer des vitres ou de tenir le bol brûlant de son petit déjeuner ?

« *Buenos días, señorita Colgante y Morín*, répondit Ramón.

—... *y Misal*, corrigea la belle, se rengorgeant.

(Décidément, il était pire en ballot par-devant qu'en galopin par-derrière.)

—... *Y Misal, dispense usted¹* », bafouilla Ramón.

¹. « Excusez-moi. »

Et il s'enfuit.

« Votre Altesse Impériale et Royale... », attaqua le bourgmestre en fixant martialement l'Archiduc, « Votre Altesse... », poursuivit-il en jetant à la duchesse le regard le plus enrobé de componction dont il fut capable (il était très difficile de faire passer le sentiment du second aussitôt après celui du premier, et le maire s'y était entraîné de longues heures les jours précédents, devant la glace, avant de tomber sur cette évidence qu'il importait somme toute fort peu qu'il interprétât convenablement ce qu'il s'essayait à transmettre, moins encore qu'il l'éprouvât réellement, mais qu'il était indispensable que l'intention, elle, n'échappât à personne — et, en ce sens, il pensait avoir réussi), « A l'occasion de la gracieuse visite dont Vos Altesses ont daigné honorer la capitale de notre pays, c'est un grand honneur pour moi... », maintenant il avait le nez dans son papier, le plus dur était passé, « d'être chargé d'assurer Votre Altesse... », la seule chose qui put encore le faire capoter, mis à part que sa langue fourchât, était qu'on vînt annoncer en plein milieu à l'Archiduc que son aide de camp, ou celui du gouverneur de Bosnie, avait succombé à ses blessures dans ce stupide, cet inutile, ce misérable, incroyable, imprévisible attentat... « en cette heure inoubliable... », vraiment méprisable et d'une vilénie, d'une bassesse, d'une trahison vis-à-vis des institutions municipales, de ce consensus si périlleux à maintenir entre les deux communautés, « de l'amour des populations bosniaques pour leur auguste souverain et de leur loyauté...

— Charmante loyauté ! On nous reçoit avec des bombes ! »

Qui ? Que ? L'Archiduc ? Le bourgmestre lève la tête. C'est parti d'en face. Tout près. En un éclair, il voit et il comprend. Il croise le regard du conseiller chrétien le plus proche, chapeau haut-de-forme à la main, la bouche ouverte comme une carpe. Un regard rond, ahuri, dans lequel il lit que l'impensable est devenu réel, que c'est bien lui que la réplique vise, qu'il est tout à la fois la victime, le criminel, la cible, qu'il n'y peut rien, que c'est comme ça, que, certes, ça ne pouvait pas être pire, et que c'est, oui, l'Archiduc qui parle.

Dans la vitrine, il y a une photographie du tsar prise à Constantza le 14 juin dernier - c'est écrit sur une bande de papier collée au-dessous. Le tsar, accompagné de sa famille, pose en compagnie de la famille royale de Roumanie. Princip reconnaît, de droite à gauche (c'est-à-dire de gauche à droite en regardant la photographie), la grande-duchesse Marie, le roi Carol, la grande-duchesse Anastasie. Puis l'impératrice Alexandra, la grande-duchesse Olga, la princesse Marie, le tsar et la grande-duchesse Tatiana. Les grandes-duchesses Olga et Tatiana tiennent respectivement sur leurs genoux la princesse Ileana, une fillette d'environ cinq ans, et le dernier petit prince roumain Mircea, un bébé d'un an ou d'un an et demi. Bien sûr, celle qu'il préfère est la grande-duchesse Olga. Comme tout le monde. Parce que c'est l'aînée, qu'elle a dix-neuf ans, qu'elle a le regard droit et fier. Surtout depuis qu'il l'a vue en uniforme de colonel honoraire des hussards, il y a quelques années, dans la presse, allez donc savoir pourquoi. Encore que... la grande-duchesse Tatiana... aujourd'hui... Grabez et Ilitch, par exemple, disent préférer Tatiana. Elle a à peine dix-sept ans, mais son petit nez pointu et ses joues rondes de l'époque où on la déguisait, pour sa part, en colonel des lanciers, a laissé place à un air beaucoup plus mystérieux et romantique, du moins sur les photos récentes, en robe longue et vaporeuse, qui laissent deviner de longues jambes...

La duchesse s'est avancée. Elle dit quelques mots à l'oreille de son époux. Le conseiller chrétien regarde le bourgmestre. Il a le fez sur la tête, le gilet ouvert sur la chemise blanche au col droit, et il respire par la bouche. La sueur a plaqué la chemise à l'endroit précis où commence le relief de son estomac, que fait saillir plus encore la ceinture bicolore nouée au-dessous du nombril. Il voit une goutte descendre lentement la joue brune, depuis le bord de la patte de cheveux blancs, qu'il porte ras sur les tempes, et il entend l'Archiduc dire (c'est bizarre, irréel) d'une voix douce : « Vous pouvez continuer, Monsieur le Bourgmestre... »

... autrement plus fines que celles de la grande-duchesse Marie. Celle-là, bien qu'elle n'eût que quinze ans, montrait déjà tous les caractères physiques de la *babouchka* à venir : les

hanches larges, l'épaule tombante, l'avant-bras musclé, la cheville épaisse... Au premier plan, le tsarévitch, assis en tailleur, en uniforme de marin. Qui pourrait dire qu'il est si gravement malade ? Derrière le tsar, la reine Elisabeth. Celle qui se prenait pour un écrivain. Un écrivain français. Sous quel pseudonyme ? Mantille blanche et éventail noir déplié à la main droite... Un pseudonyme hispano-machin... euh... Carmen Sylva, c'est ça ! *Olé !*

« Nous osons espérer que cette journée restera pour Votre Altesse comme la preuve de notre fidélité, de l'attachement indéfectible de la Bosnie tout entière à la Maison de Habsbourg... »

Le bourgmestre de Sarajevo respire enfin. Il transpire maintenant à grosses gouttes. Lève les yeux. Voit la duchesse. Elle le regarde d'un air doux, presque attendri. L'œil d'une mère qui couve son enfant le jour de la remise des prix. Elle, la chrétienne, lui, le musulman. Il lui en conçoit une reconnaissance éperdue. Se lance dans l'ultime phrase comme on se jette sur le fil à l'arrivée.

« Qu'il nous soit permis enfin de laisser éclater l'allégresse dont nous sommes pleins en criant (il crie) : Vive l'Empereur ! Vive l'Archiduc-héritier ! Vive l'Autriche ! *Živio !* »

Il lève la main qui tient les feuillets du discours à hauteur du front ; c'est le signal ; les autres reprennent en écho — cinq fois —, ainsi le veut le cérémonial : « *Živio !*

— *Živio !*
— *Živio !*
— *Živio !*
— *Živio !*
— *Živio !*
— *Živio !*
— *Živio !*
— *Živio !* »

Comme il aurait aimé être dans ses bras ! Dans le nid dur, creux et chaud, de ses genoux. À la place de ce marmot joufflu, le dernier-né des petits princes roumains, ce Mircea, avec son bonnet blanc en forme de bourrelet ! Elle ressemblait de plus en plus à sa grand-mère. Maria Feodorovna, la mère du tsar. Et donc à la grande-

duchesse Xénia. Xénia Alexandrovna, la soeur de Nicolas II. Le portrait craché de sa mère. Une bouche, des seins, des yeux ! Elle avait déjà la bouche et les yeux de sa tante... Princip se reprit. Allez ! On marierait la pouliche au prince Carol, le grand escogriffe de vingt et un ans, bardé de médailles, à l'arrière-plan, entre son père Ferdinand, le prince aux grandes oreilles décollées, et sa sœur Marie. Et si ce n'était pas celui-là, ce serait à quelque étalon de la tribu innombrable des grands-ducs, à moins qu'ils ne s'obstinent à la faire saillir par quelque pur-sang, quelque lointain cousin du même sang bleu qu'elle, originé à l'écurie de l'universelle jument, la mamelle anglaise de l'Europe, l'incontournable, l'incroyable, l'inépuisable Victoria ! Une jeune fille comme elle, les hommes comme lui ne pouvaient que la désirer en se branlant, ou alors œuvrer pour une Cause qui ravalerait le pucelage des grandes-duchesses au niveau de celui des petites Draga de Belgrade, de Mostar, de Travnik ou de Plitvice... Quand il y pensait ! Ça rendait vraiment désuètes toutes ces manigances et supputations des milieux politiques belgradois autour de la rencontre des souverains russe et roumain, prenant langue pour l'avenir à l'embouchure du Danube. Qu'est-ce que ça pouvait changer, *aujourd'hui*, que la Roumanie soit enfin décidée à se délier de ses engagements vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie, en refusant notamment de renouveler la convention militaire ? Comme si ce n'était pas déjà fait depuis décembre 12 ! Depuis le jour où Take Jonesco avait assuré le grand-duc Nicolas qu'en cas de conflit austro-russe, lui et ses amis — le ministre Bratiano, les généraux Avaresco et Filipesco — mettraient le roi Carol dans l'impossibilité de respecter le traité d'alliance avec Vienne. Moyennant finance, bien sûr. Cinq mille francs or. Payables chaque mois. Corrompus, certes, mais fonctionnaires ! Moyennant aussi promesses territoriales. La Transylvanie, le Banat, la Bucovine. Promis par la France. Promis par le tsar, si les Roumains marchaient du bon côté le moment venu. Alors, à quoi bon ces petites manœuvres familiales de printemps, je vous le demande ? Cette tardive stratégie impériale de villégiature ? « Pour nous, Serbes », avait écrit la très officielle *Samoouprava*, « selon le proverbe français, les amis de nos amis sont nos amis. » La nationalité du proverbe était bien choisie. La même que celle des subsides... Quoi qu'il en soit, si le proverbe était vrai, Gavriilo, qui était dorénavant l'ami de Mircea, était deux fois plus proche des genoux de Tatiana !

Princip rit. Il avait à présent recouvré son calme.

A la mairie, François-Ferdinand s'impatiente. Le texte de son discours est resté dans la poche de son aide de camp. Et Boos-Waldek l'avait sur lui au moment de l'attentat. Dieu sait où sont les papiers maintenant ! Et dans quel état ! Brûlés. Déchirés. Perdus. Un chambellan s'est rendu à l'hôpital, pour tenter de les récupérer. Il tarde beaucoup à revenir. Va-t-il falloir improviser ? Il a horreur d'improviser. Il a bien essayé plusieurs fois dans le temps. Mais il répète toujours les mêmes formules. Ce sont les mêmes adjectifs, les mêmes adverbes qui lui reviennent. Sophie a eu beau essayer de lui en apprendre d'autres, moins traditionnelles, plus littéraires, rien n'y fait. Il ne les retient pas. Ou elles ne lui servent qu'une fois. Ce qu'il faudrait, c'est qu'il les invente à mesure. Que les circonstances les lui soufflent. Le plus rageant est qu'une fois passé le moment fatidique, il lui en arrive tout un tas, dont il n'a plus que faire. De quoi a-t-il l'air en train d'attendre sur cette estrade ? Lui, l'Archiduc-héritier d'Autriche. Tel un chef d'orchestre sans partition. Entouré d'une bande de figurants en costume exotique. Des fez, des hauts-de-forme, des queues de pie, des pantalons bouffants. Un vrai cirque. Le public va commencer à se demander s'il est capable de faire autre chose que d'ouvrir la bouche pour gueuler ou pour réciter. La duchesse, elle, comme toujours imperturbable, lève les sourcils deux-trois fois, très vite, en le regardant à hauteur de la ceinture. Elle lui indique quelque chose. Quoi ? Ah oui ! Il faut qu'il cesse absolument de passer son gant droit d'une main dans l'autre, en frappant chaque fois la paume d'un geste d'agacement. Marcher, peut-être, de long en large ? Comment fait-elle pour conserver ce sourire de façade ? Ah, le voilà ! Il l'a trouvé ! Mon Dieu ! Maculé de sang ! Il ôte aussi le gant gauche. Du sang de Boos-Waldek. Il faut à tout prix qu'il passe par l'hôpital militaire tout à l'heure. Le maire réclame le silence. On se tait. Sophie sourit toujours. Comme quand on la met en bout de table à la Hofburg. D'un sourire... presque... mais oui, il s'en aperçoit aujourd'hui... ironique ! Il lit.

« Frère en Au-delà ! »

commença à taper sur sa machine le petit bonhomme maigre, aux lunettes cerclées, qui demeurait au troisième étage du 24, rue Passos Manoel.

« Je vous salue et vous prie d'apparaître demain, entre les deux coups de deux heures (il revint sous le premier « deux », *tac-tac-tac-tac*, le souligna ; puis, après un bref arrêt, continua à le faire jusqu'au deux de « deux heures ») et le coup unique de la demi-heure suivante, » virgule, *tac*.

Il avait retroussé les manches de sa chemise, tout autant parce qu'il faisait une chaleur étouffante, à Lisbonne, à cette heure de la matinée, surtout dans les étages et malgré les volets qu'il avait déjà mis « en pont », que pour ne pas avoir à supporter le spectacle de ses poignets salis par la journée de travail d'hier à la maison de commerce (il y travaillait le mercredi et le samedi), service de la traduction pour la correspondance en anglais et en français.

« ... en chair et en os — sans prolongement gesticulant de canne agressive — dans l'abjecte fosse, ou tombeau d'utilités et de desseins artistiques, qui répond au nom humain de *Brasileira do Rossio*. »

Cessa un instant de taper. Ses mains tremblaient. Il était dans un état d'exaltation qui confinait à... à quoi ? A l'hystérie. Disons à l'hystérie. Pour une fois que l'élément hystérique dominait l'élément neurasthénique, il ne fallait pas s'en priver ! Une hystérie... intérieure, hein ? Seulement intérieure. Une sorte de... de... d'excitabilité exagérée de l'imagination, comme disait si bien le Dr Nordau, de Budapest. Hystéro-neurasthénie, c'est le nom qu'il lui avait lui-même donné, à partir de ses lectures sur la question. A cause de certains phénomènes d'aboulie, qui ne figuraient pas dans le tableau clinique de l'hystérie. Ça ne le conduirait pas tout de suite à *Telhal* ou à *Rilhafoles*¹. Pas tout de suite. Parce que, jusqu'ici, ça se résolvait chaque fois assez bien en silence et en poésie...

« ... Je veux vous dire à tous que je suis venu en ami et que je ne méconnaiss aucune de vos croyances ni de vos traditions.

¹ . Hôpitaux psychiatriques de Lisbonne.

Malgré l'attachement que vous devez à notre patrie commune, rien ne vous empêchera, tant que je serai vivant, de servir et d'honorer le pays qui vous a vus naître. »

Il tapa encore quelques lignes. Songea : y-a-t-il un âge pour devenir fou ? Tout de même, il se trouvait bien jeune. Vingt-six ans depuis à peine... Non, il fallait dire : dans l'année de mes vingt-sept ans depuis déjà quinze jours. Balayer cette coquetterie féminine en lui. Justement, n'était-ce pas ce qui manquait le plus dans sa vie ? Une femme ? Eh bien, c'est cela qui l'excitait tellement... Il en avait aperçu une du tonnerre. Une comme il les aimait. Blonde. La peau très pâle. L'œil clair et froid. La bouche sévère. Mais, lorsqu'elle souriait, on découvrait soudain qu'elle s'ouvrait si grande, grande, dans un si petit visage triangulaire aux traits si fins, qu'on se disait qu'on l'avait mal jugée, jugée trop légèrement en tout cas, qu'elle devait être bonne, gentille, douce, tendre, aim... — voilà qu'il s'emballait à nouveau.

« Et le 30 vous déposerez votre thèse, si le Destin ne la dactylographie pas rapidement auparavant. »

Tac. Point. *Ziip* ! Il remit le chariot à droite. *Tac-tac-tac.*

«... et je vous remercie du fond du cœur, Monsieur le Bourgmestre, de l'ovation enthousiaste que la population nous a réservée, à mon épouse et à moi-même. Je le dis d'autant plus volontiers que j'y vois l'expression de sa joie devant l'échec de l'attentat. »

Un sentiment de fierté l'envahit. Il avait réussi ! Il avait improvisé ! Il pouvait y aller maintenant de sa petite phrase apprise par cœur. Une phrase en serbo-croate. Pas sûr que ce fût avec l'accent. Tant pis. Sophie le regardait avec amour.

Une Anglaise. Ou une Anglo-américaine. Blonde, ou décolorée. Mais non, les sourcils étaient blonds aussi. (Pourquoi donc essayait-il de la diminuer ?) Il l'avait suivie jusqu'à l'hôtel *Bombarda*¹, où Alvaro, un parent par alliance du côté Pinheiro Nogueira, qui commandait la

¹. Renseignement pris, cet hôtel est en réalité un autre hôpital psychiatrique de Lisbonne.

réception, lui avait laissé voir sa fiche. Elle répondait au nom léger de Pfeifer, ou de Pfeiffer. A moins que ce ne fut Pfeiffer. Il n'avait pas eu le temps de détailler. Un nom germanique en tout cas. Qui évoquait, au choix, le goût du poivre ou la musique du fifre. Disons les deux. Ah, le cocktail corsé que ce serait ! Il rêva. Prénom : Diana-Michelle (avec deux l).

« Que Dieu vous garde », *tac*, point virgule.

Ce bureau était trop petit. Exigu à un point ! Avec tous ces livres... Mais comment faire ? Bah ! Il se souvint que, s'adressant au grand gaillard dégingandé qui l'avait accompagné jusqu'au bas des marches, elle avait dit qu'elle l'attendrait demain à trois heures. Trois heures précises. Et où ? Devinez ? Au *Brasileira do Rossio* ! Elle l'avait dit assez fort pour qu'il l'entende, dans le hall qui résonnait à cause du dallage de marbre et des voûtes, tout en le regardant, lui, Fernando, d'un air si... si... S'il se trompait ? Elle n'était pas mariée à ce benêt par hasard ?, s'inquiéta-t-il. Il se rembrunit. Pas possible. Impensable. Elle ne *devait pas* être mariée. Elle devait être mariée (il retrouva un semblant de bonne humeur) à personne.

« Et que la Future Divinité Tutélaire des Etrangetés Agaçantes nous fasse asseoir à sa droite. »

Pauvre Armando¹ ! Il allait le trouver complètement fou ! Ou alors il croirait qu'il avait tapé ça en rentrant de chez *Abel Pereira da Fonseca*². Demain, il comprendrait. Toutefois... oui... l'évocation d'*Abel* lui avait desséché le gosier. Oh... non ! protesta-t-il faiblement. Ce matin, il était déjà passé chez *Abel*. Qu'à cela ne tienne ! Il irait chez *Martinho da Arvada*³.

Quoi qu'il en soit, il y avait urgence. Il saisit la feuille, la désenroula d'un geste large vers l'avant. S'empara d'un stylo. Signa :

Fernando Pessoa

Živio ! Živio ! Živio !

Les cloches, à toute volée.

Dix heures quarante et une.

L'Archiduc est en haut des marches.

Mélange de hauts piliers carrés et de rondes colonnes. Ça ne le choque pas.

Envol de pigeons.

¹ . Armando Côrtes-Rodrigues.

² . Café de Lisbonne.

³ . Autre café de Lisbonne.

Il fait beau, beau.

La duchesse le rejoint sur sa droite. Elle a rabattu sa voilette. Une voilette à pois. (Pourquoi ? Le soleil ?) Elle porte l'ombrelle blanche pliée à la main gauche. L'éventail noir à la droite. (C'était l'inverse au sortir de la gare de Sarajevo.)

Živio ! Živio !, un ton plus haut. Il lui plaît de croire que c'est pour elle. François-Ferdinand salue.

Deux hommes, du côté de Sophie — gants blancs, fez, col cassé et nœud de cravate — lui répondent. Sans doute des policiers en civil. On ne salue qu'en uniforme, ce me semble. Réflexe professionnel, ou petite vanité de la *Polente*¹ locale ? Bah ! Ici tout est permis ! N'est-on pas le pied posé sur les ultimes marches de l'Empire ? Comme à Trieste ? Un pas de plus, et on bascule. Dans l'Adriatique. Dans l'*Obstsalat*, la Macédoine ! Dans l'oubli...

François-Ferdinand et Sophie avancent ensemble la jambe gauche.

Chraaachttt !

L'éclair du magnésium en plein jour. Qu'avait-il besoin du magnésium ! Ça irrite ses yeux bleus. Heureusement, il baissait la tête. Pour la photo-souvenir, c'est raté. Il aura la main à mi-course, entre la visière du shako et la moustache. On dira : « L'Archiduc-héritier, ébloui par le soleil de Sarajevo, porte la main à ses yeux en descendant les marches de l'Hôtel de Ville. »

Sophie, à mi-voix, tandis qu'ils descendent de conserve :

« Juste quand je baissais la tête ! »

François-Ferdinand :

« Eh bien, ma chère, il était dit que tout serait manqué, aujourd'hui ! »

Le chauffeur tient la portière ouverte.

D'abord la duchesse.

Puis l'Archiduc.

Jaroslav referme la portière. Il faut insister d'un petit coup sec pour bien assurer la fermeture.

Puis, devant, Potiorek.

Harrach tient à rester debout, sur le marchepied, du côté de Potiorek. Si la voiture fait une embardée, qu'on passe dans un nid de poule, ou qu'il prend un tournant un peu vite, il verra bien !

Le bourgmestre redescend de la voiture qui précède. Qu'est-ce qu'il y a encore ? Il vient vers lui. Mais non, il s'adresse à la duchesse.

¹. « Flicaille. »

(Jaroslav tourne à demi la tête.) Il lui parle à mi-voix très basse mais appuyée. Il vaudrait mieux que Vos Altesses évitent de faire le détour prévu par l'hôpital. Il leur demande pardon d'insister. Il le fait en tant que bourgmestre de cette ville, parce qu'il se sent responsable de la sécurité de ses illustres hôtes et qu'il ne voudrait pas que cheu-cheu-cheu... Elle lui sourit gentiment. Lui la regarde comme si c'était la Vierge Marie. Un peu grassouillette comme Vierge (pense le chauffeur), et trois fois mère, mais encore très désirable pour une Altesse de son âge. Avec le respect que je lui dois. Dieu me pardonne cette vilaine pensée, je me la ferais bien moi aussi. Plutôt deux fois qu'une. Quand je pense que c'est ce gros porc, avec sa bedaine, qui la monte. Il doit la prendre par-derrière et couché sur le flanc. *Notgedrungen*¹.

C'est non.

Pour plaisanter, l'Archiduc demande à Potiorek :

« Combien Monsieur le Gouverneur de Bosnie pense-t-il qu'il y aura encore d'attentats aujourd'hui contre moi ? »

Potiorek, se retournant (le col montant, frappé des trois étoiles de général, le blesse au cou, qui rougit) :

« Tout danger est désormais passé, Votre Altesse. »

Harrach (de quoi se mêle-t-il, celui-là ?) :

« Toujours pas d'escorte, Mon Général ? »

Potiorek se tourne d'un bond vers lui. Il est furieux, visiblement. Autant parce que l'autre est accroché à sa portière — on ne le verra pas passer de ce côté — que parce que, quoi ? est-ce que le fait d'être propriétaire d'une Graef und Stift spécialement carrossée à Vienne, lui donne le droit de superviser un gouverneur de Bosnie ? Avec humeur, les plumes vert pâle de son shako en frémissent, il jette d'une voix sépulcrale :

« Croyez-vous, colonel, que Sarajevo soit rempli d'assassins ? »

Il faut en finir, pense Jaroslav, avec ces palabres.

Manivelle.

Au bruit de moteur, le bourgmestre repart en trotinant vers sa voiture, comme si elle allait démarrer sans lui.

Manivelle.

Ratatatatattt !

Manivelle.

Des pigeons, effrayés, s'envolent.

¹. Nécessairement.

Jaroslav se dit (à part soi, en tchèque) : « J'en flinguerai bien quelques-uns. D'autant que ces sales bêtes salopent tout, les toits, les grilles, les façades, avec leur merde... »

Potiorek, s'adressant à lui sans le regarder :

« Itinéraire prévu. (Il fait un geste de la main droite vers l'avant.) Directement par les quais, et à vive allure ! » Et il maugrée, comme pour lui :

« J'espère que, devant, ils s'en souviendront... »

A Cocherel (Eure), Briand s'approche doucement de Berthe par-derrière. Berthe, en chemise, pieds nus sur la tommette froide, refait savamment son chignon devant la glace piquée qui lui sert de miroir de toilette. Celle-ci reflète le dessous de ses bras épilés, ces beaux bras blancs qu'elle lève haut comme sur scène, parfois, au Français, quand elle joue une pièce classique où elle est en tunique. Sa bouche close sur une demi-douzaine d'épingles à cheveux, qu'elle conserve serrées entre les lèvres, il la tient à sa merci. Elle ne pourra ni parler ni se défendre. A condition qu'il n'apparaisse dans la glace qu'au dernier moment...

« Mmm... Mmm ! » fait Berthe en se tortillant. Briand ne saurait dire si c'est de colère ou d'amusement que ses yeux brillent. Mais que ce soit de l'une ou de l'autre, il sait, comme elle sait aussi, qu'il ne la laissera pas tranquille. D'ailleurs elle n'a pas lâché son chignon. Il hume avec gourmandise le parfum, beaucoup moins capiteux qu'à la ville, de son cou. Lui embrasse l'épaule, puis, prenant soin d'appuyer fortement la moustache, il suit avec les lèvres la ligne de celle-ci, jusqu'au maxillaire et à l'oreille. Le « Mmm » de Berthe se fait plus rauque... Finalement, aujourd'hui, il n'a pas la même envie d'elle que d'habitude ! Le cœur n'y est pas. Le sexe non plus. Il pense à autre chose. A la petite ferme des Hulottes qui sera bientôt à lui devant notaire. Huit mille francs. Ce n'est pas donné, mais très raisonnable. Avec mille cinq cents francs de plus, il acquerra quelques bouts de terrain supplémentaires. Une monnaie d'échange. Car il ne renonce pas à décider cette bonne Mme de La Croix de lui vendre un jour la maison rustique où Berthe et lui prennent leurs ébats.

« Aristide ! » l'appelle tendrement Berthe. Elle a ôté les épingles de sa bouche. Lui fait face. Il remonte lui-même la

bretelle qu'il a contribué à faire glisser de son épaule. Le sein gauche disparaît. « Aristide, où êtes-vous ? — Ah ! dit Aristide, je suis... je suis... je suis flapi ma chère. » Berthe sourit d'un air victorieux. « Vous m'avez épuisé ce matin », ment-il pour se justifier. Berthe rosit. « C'est vous, cher ange, gronde-t-elle, qui ne vous satisfaites jamais de moi avant que d'avoir mis votre cœur en péril... Non pas que je me plaigne, pondère-t-elle, en le baisant légèrement sur les lèvres, mais un jour vous y laisserez la santé. »

Briand reste muet. Il va à la fenêtre, côté rue. Ecarte une des branches de ce lierre entreprenant dont la façade est couverte. De là, il voit le monde tel qu'il est. Ou plutôt tel que l'ex-président du Conseil Briand souhaiterait qu'il fût. La rivière. Le vieux pont. L'îlot moussu. Le moulin bancal. Les aulnes, les saules pleureurs. Cela, qu'il a pour rien, plus tout ce qu'il désire. Qu'il va avoir tout à l'heure, comme les Hulottes, ou qu'il aura tôt ou tard en négociant, comme ce bijou de maisonnette dont il est encore locataire. Et qui sait, peut-être, plus tard, la Ramière, sur l'autre rive... Avec le goût qu'il a de convaincre. Un hobereau têtue, une bande de rusés cultivateurs bretons, une charmante intraitable bigote, ça serait-il plus difficile et plus long à amener à ses raisons qu'un Guesde, qu'un Jaurès, qu'un Caillaux ? Plus dur en affaire que des postiers ou des instituteurs en grève ? Plus retors à combattre que des anarchistes de gauche unis à des réactionnaires de droite pour faire capoter (il salue de la main le meunier, qui l'appelle toujours « Not' Sieur Bertrand », comme à l'époque où il venait ici incognito) son projet d'impôt sur le revenu, cette grande idée de Caillaux ? On verra bien... Il aime à se battre sur plusieurs fronts à la fois. Du moment qu'il a, derrière lui, une chair ardente à réjouir. Un cœur sûr et tendre, à lui tout acquis. Et, devant, la perspective d'un autre qui se donne, tout en se refusant...

Tandis que Berthe Cerny verse l'eau de la cruche dans la cuvette en faïence de la table de toilette, Briand, accoudé à la fenêtre de la maisonnette à colombages de Cocherel, rêve, les yeux dans le vague, au corps séduit mais encore à prendre, d'une jeune altesse royale grecque, qu'il a rencontrée en octobre de l'an passé, lors d'un déjeuner à Coutances, chez la marquise de Ganay.

Est-ce parce qu'il se souvient qu'elle est née un dimanche ? Ou parce qu'il sait que jeudi prochain, 2 juillet, la princesse Marie,

dernière des Bonaparte, dont il n'a encore goûté que la bouche, aura exactement trente-deux ans ?

Lorsque le moteur de l'automobile démarra, l'Archiduc laissa échapper malgré lui un long soupir de soulagement. Discrètement, car il savait que Sophie trouvait cela détestable chez un soldat, il passa le médius de la main gauche sous la visière noire de son shako cylindrique. Les gouttelettes qu'y avaient fait sourdre toutes les émotions accumulées en un intervalle si court, laissèrent une trace grisâtre sur l'extrémité de ses gants blancs immaculés, et, pour la première fois de la matinée, il éprouva la douleur qu'il connaissait bien, mais qui advenait généralement plus tard, avec la fatigue de sa fonction, en provenance de la veine temporale. L'inconvénient du shako, quoiqu'il en eût plusieurs à sa disposition, et qu'on lui en ait confectionné de circonférences différentes, au millimètre près, était que le bord de carton bouilli de ce cylindre rigide non seulement irritait à la longue le cuir chevelu au-dessus des oreilles, qu'il avait dégagées, mais encore décollait inesthétiquement la partie supérieure de celles-ci, sans compter la gêne circulatoire lancinante que son poids, augmenté de celui du toupet de plumes, et sa pression, finissaient par causer.

Maintenant que tout danger était écarté, elle aurait sans doute dû le lui dire. Mais avec le bruit du moteur et le brouhaha de la foule, il aurait fallu qu'elle hausse la voix. Non, une voiture découverte n'était pas le lieu qui convenait pour dire à František qu'elle était venue *précisément* dans la perspective d'une catastrophe. D'une catastrophe comme celle-là, si l'attentat avait réussi. Qu'est-ce qu'il aurait dit en retour ? Qu'il s'en doutait ? Oui. Qu'il aurait dû la renvoyer ? Aussi. Que ça aurait servi à quoi qu'elle mourût en même temps que lui ? Certainement. Et les petits, tu as pensé aux petits ? Oui, il aurait dit ça. Qu'est-ce qu'ils deviendraient sans toi ? Elle se l'était demandé aussi en prenant sa décision. Qu'est-ce que les enfants deviendraient si, d'aventure, elle mourait avec František ? Elle n'avait pas attendu de venir ici pour se poser cette question. C'était la question odieuse, insupportable, de n'importe quelle mère. Quand elle avait entendu parler il y a un an... un peu plus... c'était en avril... de l'accident survenu aux deux enfants de cette danseuse américaine qui résidait en France, à Paris... non, à Neuilly... elle se souvenait même de leur âge... trois ans et six ans... et de leurs prénoms... Patrick et...

comment déjà ? un drôle de prénom... irlandais si je ne m'abuse... Deirdre, parfaitement, Deirdre... qu'elle avait eu d'une première liaison tapageuse avec ce metteur en scène anglais... Edward Gordon Graig, le fils de l'actrice Ellen Terry... et Patrick d'une seconde (ça l'amuse d'y repenser) avec un Américain, oui, Paris Singer, le célèbre inventeur de la machine à coudre, cet engin, elle se souvient — où l'a-t-elle lu ? ou vu ? — qui-devait-changer-la-vie-des-femmes et dont Singer, décidément curieux personnage, avait eu le culot de glisser la publicité, montée sur un véhicule, dans le cortège officiel des fiançailles de Guillaume II et de Dona, *es ist kaum glaublich*¹ (qu'est-ce qu'on attendait pour démarrer ? Potiorek se le demande aussi ; se lève, gesticule ; Harrach descend ; il revient ; il semblerait que ce soit le premier chauffeur qui ait des ennuis avec son véhicule ; son mari en profite pour serrer des mains depuis son siège ; celui-ci, elle connaît ; celui-là non ; elle sourit néanmoins à l'un comme à l'autre, chaleureusement), eh bien... eh bien elle avait été atterrée. Comme si cet accident horrible, ce malheur épouvantable, touchant des innocents et une mère qui ne lui était rien, et même pas sympathique avec ses excentricités, son goût du corps nu, de la liberté sexuelle et du scandale, la touchait personnellement en tant que femme et que mère. Mourir en voiture aussi bêtement... aussi près de chez soi... aussi — mourir noyés ! Comment avait-elle fait pour s'en remettre ? La seule chose qui tempérait un peu son inquiétude, à chaque fois qu'elle quittait les siens, était de penser que, dans leur malheur, ses trois chéris bénéficieraient au moins de la perte de ce droit, que leur avait ôté son mariage morganatique, de prétendre à la succession au trône, privés qu'ils étaient de tout rang dans la famille impériale. Quel paradoxe ! Au moins, cette vexation leur éviterait le dressage draconien auquel ils n'eussent pas échappé dans le cas d'un décès précoce du père, si toutefois l'union dont ils étaient nés n'avait pas reçu le veto injurieux du vieil empereur... Ah ! On allait partir. (Elle coince l'ombrelle entre sa jambe et celle du pantalon bleu à bandes rouges de son mari, pose l'éventail sur son giron, contre les fleurs qu'elle porte encore à la ceinture. Le comte Harrach lui sourit. Elle sourit à Harrach...) Malgré tout, elle aurait sans doute dû le dire à František... Elle devait le lui dire maintenant... Point n'était besoin qu'elle le criât... Elle le murmure seulement. Et cela lui vient dans sa langue maternelle. Spontanément. La langue qui l'a bercée comtesse Chotek de Chotkowa et Wognin. Elle dit à François-Ferdinand (la voiture s'ébranle, il ne

¹ . « C'est difficile à croire. »

l'entend pas), c'est intense et court comme une jaculation : « *Prišla jsem ti pomoci¹* ». Elle salue.

Il se trouvait un peu trop gros depuis quelque temps. Ou alors c'est que cet uniforme de cérémonie de la cavalerie autrichienne n'avait pas été ajusté correctement. Il tira sur les pans de sa tunique bleu ciel. Sa main rencontra celle de la duchesse. Il la prit dans la sienne. La serra tendrement. Elle lui répondit d'une faible pression. Il fit une grande inspiration. Ça allait mieux maintenant. Il commençait à se détendre vraiment. A profiter du soleil, des vivats, des minarets, de la présence de Sophie et de l'éloignement de Vienne. Elle avait bien fait de venir. De prendre le risque de venir. De le préférer aux enfants. Une folie, certes, mais au bout de tant d'années c'était une assez belle preuve d'amour. Il eut brusquement envie de l'embrasser, de la chatouiller avec les crocs de sa moustache gominée, comme ça, en public. Ça lui rappelait toujours, quand ils roulaient en voiture, leur premier baiser dans la nuit, en calèche, sur les trois heures du matin, elle voulait rentrer chez son père, son père allait s'inquiéter, et lui, c'était mauvais pour sa santé de rouler à des heures tardives, dans l'humidité et le brouillard... C'est ce qui l'avait poussé à surmonter sa timidité avec les femmes, à la prendre soudain par le coude, il est vrai qu'elle avait résisté à peine, pour la forme... N'est-ce pas qu'elle était encore... *ach!* comment disaient ces coquins de Français?... bandeun-teu, *ja!*, plus empâtée peut-être, surtout du bas du visage, qu'à l'époque de leur mariage, le long vaste et le grasset un peu moins fermes, mais le poitrail et l'encolure toujours aussi agréables à regarder, à caresser, à — il fallait absolument qu'il perde cette habitude qu'il avait de parler des femmes avec le vocabulaire du cavalier... Non que ce fût péjoratif à l'endroit de Sophie en particulier, grands dieux non, mais Sophie, bien que cela le fit rire, ne cessait de le lui reprocher lorsqu'il portait un jugement esthétique en ces termes sur telle ou telle épouse ou maîtresse de ses officiers.

Elle n'avait pas aimé du tout le regard de ce... de ce... un nom en «itch», comme presque tous ici... Potitch? Ratitch? Scottitch?... quand František lui avait lancé, intentionnellement bien sûr, en rentrant à l'Hôtel de Ville, et alors que l'autre s'enquérât de l'identité du lanceur de bombes : « Voulez-vous parier que ce gaillard recevra une décoration en guise de châtiment? » Il avait frémi sous l'outrage de la question, et son regard, un regard noir, dur et profond, avait glissé, sans doute pour éviter d'avoir à répondre, le long de l'épaule de František, avant de se poser sur sa bouche à elle... d'abord sa bouche — comment soutenir un regard

¹. « Je suis venue t'aider. »

qui se fixe sur votre bouche ? —, puis sur ses yeux, longuement, posément, sans crainte ni révérence, ni aucun des signes de l'envie, de la haine et du respect, mélangés en proportions inégales, auxquels elle était rompue à force de se trouver en première ligne lors des réceptions officielles... à la Hof...

Seigneur ! c'était son rêve de cette nuit ! Ce rêve affreux. Ce cauchemar qui l'avait éveillée ce matin de si bonne heure. Après, elle ne s'était pas rendormie. Elle s'était levée pour ne pas déranger František... et aussi à cause de ces inconvénients d'être femme... et elle avait marché dehors jusqu'à ce qu'elle l'oublie. L'oublie entièrement. (Harrach lui dit quelque chose. La mosquée... impériale ? De l'autre côté de la rivière ? Ah, oui ! Soliman... *es ist wahre Pracht !*¹. Et la bibliothèque, *ja*, à côté... Il se penche en arrière pour qu'elle voie mieux. Le fou ! Pourvu qu'il ne tombe pas ! *Wie ?* 4500 manuscrits... *bedeutend !*² Il croit que ça m'intéresse ? František, lui, n'a même pas tourné la tête. Ça l'énerve, tous ces détails, ces vieilleries...) Et puis il y avait eu, au départ de la gare d'Ildzé, l'incident du wagon spécial. Qui chauffait. Il avait fallu en descendre pour emprunter un wagon normal de première classe. Elle n'était pas superstitieuse, ça non, mais elle avait été contrariée qu'il porte le numéro 13. Elle n'avait rien dit à František, il se serait moqué d'elle. Venant après le rêve du matin, toutefois, elle en connaissait plus d'une, de son intelligence et de son rang, qui y auraient vu un mauvais présage... *ich hoffe nicht !*³

Fichu. C'était fichu. Plus rien à faire aujourd'hui. Il avait essayé de chercher un coin. Un angle de tir ou de lancer. L'échec de Chabrinovitch avait tout fichu à l'eau. Au retour, ils éviteraient le quai Appel. Ou bien, s'ils l'empruntaient, ce serait à toute vitesse. La capote relevée. Ou encore dans un autre ordre. L'Archiduc devant, juste derrière la première voiture... ou, qui sait, quatre par ci et deux par là, pour donner le change. Une seule petite, infime chance devant le musée. Même pas. Ils éviteraient le musée. Ils y concentreraient toutes les troupes de police. Trop tard pour trouver un endroit propice. Ici ou ailleurs. Restait à espérer que Chabrinovitch fût mort à présent. S'ils prenaient Grabez, Ilitch, ou

¹ . « C'est magnifique ! »

² . « Remarquable ! »

³ . « J'espère que non ! »

Le rêve de la duchesse
Nuit du 27 au 28 juin, au matin.

La Hofburg. La Hofburg, mais à Sarajevo. Sarajevo telle qu'elle l'imagine. Sur le modèle de ce qu'elle connaît déjà d'Illidzé. Une réception à la Hofburg (Bosnie). Pour une fois, elle est à sa place. Au premier rang des archiduchesses. František reçoit une délégation des états du sud. Une longue suite de bourgmestres, de gouverneurs, de chefs de la police locale. Pour l'heure c'est le tour des bourgmestres. Bourgmestre d'Illidzé. Bourgmestre de Banja Luka. Bourgmestre de Varaždin. Bourgmestre de Maribor. De Senj. De Zara¹. De Cetinje. (Mais... Cetinje, n'est-elle pas la capitale du Montenegro ?). Bourgmestre de Sarajevo. Bourgmestre de Belgrade. (Belgrade ? Ah... bon ! On avait dû inviter les représentants de la Serbie.) Colonel Dimitrievitch. Dimitrievitch... mon Dieu ! Elle le regarde intensément. Lui aussi la regarde. On dirait qu'il ne regarde qu'elle. Ce qui la gêne, dans ce regard, c'est moins qu'il glisse sur elle comme un aspic avant de se poser sur un point précis de son anatomie — la bouche, l'épaule, la gorge —, que le fait qu'elle ne puisse le saisir, le fixer, le tenir à son tour. Se mesurer à lui. En outre, un regard noir. Noir et serein. (Comment peut-elle le savoir puisqu'elle n'arrive pas à le saisir ?) Sereinement détaché du désir et de la culpabilité, comme seuls en possèdent les criminels... Mais sans doute est-elle influencée par ce qu'elle connaît de l'ascension politique de ce bandit local, ce héros aux mains rouges de sang, ce régicide proclamé « sauveur de la patrie » par le Parlement d'une pépinière d'éventreurs, d'écorcheurs, de — pourquoi s'exalte-t-elle méchamment comme cela ? Elle se force à sourire, à *lui* sourire. Il lui sourit en retour. Découvre une superbe rangée de dents blanches, étincelantes. Ciel, cette bouche ! Une bouche qui... que... elle l'a lu quelque part, en cachette, ça sent le soufre... « une bouche qui embrassait d'elle-même² », c'est ça. Est-ce qu'elle aurait peur par hasard ? Peur qu'il ne l'embrasse ? Non, ce qui la trouble, c'est qu'elle n'a jamais eu l'occasion d'approcher de si près un criminel d'Etat. Qui plus est, reconnu comme tel, félicité, promu, et qui doit à son forfait le pouvoir dont il jouit présentement. D'ailleurs, ça l'étonne tout de même un peu qu'il ait le front, et surtout le droit, de paraître devant l'Archiduc. Les arcanes de la politique, probablement. Quelque manœuvre libérale ou fédérative de František... Ce n'est pas qu'elle se fasse beaucoup d'illusions sur la propreté des mains des hommes politiques qu'elle côtoie. Ça non. Mais aucun, à sa connaissance, n'a payé directement et aussi volontiers de sa personne comme celui-là. On dit... On dit qu'il a lui-même abattu, à coups de revolver, le couple royal dans sa chambre. Aidé ses sbires à défenestrer les corps, qui étaient

¹ . Zadar.

² . Karl Krauss, *Dits et contre-dits*.

encore chauds lorsque les premiers serviteurs les ont trouvés sur le pavé luisant de la cour de leur palais. Il pleuvait cette nuit-là à Belgrade. Le 11 juin 1903. (1903, elle voit cette date inscrite dans son rêve. Elle se retrouve soudain à cette époque). Est-ce dû au fait qu'elle est encore affaiblie par ses deux grossesses successives, ou qu'elle est déjà enceinte du troisième (elle n'a pas le loisir de calculer), elle ressent dans son ventre l'horreur et la gratuité de ce massacre. Comme si ces balles, ces sexes d'hommes, étaient entrés en elle au même titre que dans la chair de la belle Draga. Non, elle exagérait. Dimitrievitch, fût-il l'âme et le bras de cette affaire sanglante, ne pouvait pas à lui seul, avoir tiré les dix-neuf coups de revolver qui avaient troué le corps d'Alexandre 1er Obrenovitch ; ni, a fortiori, les trente-six balles qui avaient échu à son épouse. Sans compter les coups de sabre — cinq au mari, quatre à sa femme —, l'œil arraché (d'Alexandre) et le viol, l'atroce viol collectif de la reine Draga mourante. Pourquoi s'étaient-ils acharnés ainsi contre Draga ? Le viol ne suffisait donc pas ? N'avaient-ils pas suffisamment joui d'elle qu'il fallût la trouer, trouer, trouer encore ? Que son corps, alors que les derniers à l'avoir souillée, la verge encore gluante du sperme du précédent, se rebraguettaient, dût tressauter sous l'impact des balles, donnant l'illusion aux spectateurs qu'il était enfin secoué des spasmes qu'ils avaient en vain cherché à lui arracher ?... Mais enfin, quoi ? Pourquoi Dimitrievitch reste-t-il planté devant elle ? Elle se dit qu'elle rêve. Que ce n'est qu'un rêve. Les autres, bourgmestres et divers officiels, continuent à défiler à côté d'elle. Ils s'écoulent lentement, lui jetant au passage un regard oblique. Intrigué. Inquiet. Pourquoi František, qui serre toutes ces mains, ne voit-il pas qu'elle est ennuyée par l'immobilité provocante de Dimitrievitch ? Un mot de lui, un geste, et le faquin doit immédiatement circuler. Mais František prend comme un malin plaisir à lambiner. A lanterner. Il la laisse seule. Seule avec ce gros tas, ce gros tas criminel, vicieux, dangereux, sur les bras. Ça lui rappelle son accouchement. Bizarre. La même solitude dans la souffrance et dans l'angoisse. La même distance absolue vis-à-vis de l'homme qui a eu sa part dans la proximité absolue où s'origine cette souffrance. Il s'est encore rapproché d'elle. Elle sent le souffle de sa bouche sur son visage. Il respire par la bouche. Son haleine chaude. Pas désagréable. (Ce n'est pas possible, il est trop loin.) Pourtant, elle la sent. Elle voudrait se reculer. Elle ne peut pas. Sous ses talons, elle sent le vide, au bout de l'estrade. (Ça non plus, ce n'est pas possible : František est en retrait d'elle). Ses yeux noirs sont tout à la fois sur ses seins, ses hanches, sa bouche, et plongés dans ses yeux gris. Ses beaux yeux gris que lui envient nombre d'archiduchesses. Elle ne peut s'empêcher de penser qu'il la soupèse à son poids de victime potentielle. Son poids de... oh non, Seigneur ! ... de *consentement*. Qu'il aime cela. Le crime. Le crime politique *et* sexuel. Qu'il aime, dans l'impunité politique du crime, la jouissance impunie du crime sexuel. Ça lui noue les muscles de l'estomac. En même temps, elle songe, vaguement triomphante : aujourd'hui, je ne risque rien. Mais demain ? Demain, František et elle seront loin... Malgré tout, elle se demande s'il ne va pas oser consommer le crime ici, là, tout de suite. František a l'air tellement absorbé par autre chose. La sauter, *mit ihr vögeln*, à la sauvette, *schnell getan*. Comme une fille. Elle ne sait pas comment il peut s'y prendre, mais il est homme à le savoir,

lui. Déjà, il a pris sa main. (Elle ne la lui tendait pas, comment l'a-t-il prise ?) Sa bouche, la bouche qui a peut-être mordu les lèvres de Draga agonisante, se pose sur sa peau. D'abord sur le dos de sa main (il ne la touche pas, elle sent seulement, toujours, la chaleur de son haleine) puis dans sa paume. (Il l'a donc retournée ?) Elle ne regarde plus. Elle étouffe. Est-ce qu'il va oser autre chose ? Il lui semble que l'estrade se dérobe. Qu'elle devrait tomber, mais qu'on la soutient, ou peut-être qu'on la soulève. De l'air passe sous sa jupe. Atteint ses genoux. Elle rouvre les yeux. Il est très proche, mais il n'a pas les yeux de František quand il a envie de forniquer. Non. Il a l'air distant, vaguement méprisant même. Ironique. A moins que ce soit le comble de sa stratégie sexuelle. Celle du serpent, dont il a le regard. L'essence même du viol. Qu'il ait pris Draga comme ça. Le premier. Avant tous les autres. Debout. En happant d'abord sa sérénité intérieure de femme dans le gouffre de ses yeux noirs. Troubler le gris velouté des pupilles de Draga avec l'eau noire de ses pupilles, avant de l'empoigner par les seins, de la tirer à lui par la fraise rouge de ses seins nus, et de la prendre. Debout. Devant les autres. La lueur de braise de leurs yeux jaloux. Une meute. Une meute de loups autour du brasier de son sexe, brûlant sans ménagement le sexe, pareil à celui de n'importe quelle autre femme, bourgeoise, paysanne, d'une reine. De l'air glisse entre ses cuisses. Elle va crier. Il ne la touche toujours pas. Sourit seulement, de toutes ses dents. Il va se pencher vers l'avant, la mordre. Non. Il n'en fait rien. L'air, pourtant, l'air, plus haut, frais, doux, précis. Exigeant comme des doigts. Elle va hurler. Qu'est-ce qu'il peut bien aimer en elle, ce bourreau ? Quel lien entre elle et Draga ? La beauté ? Elle ne croit pas être aussi belle. La nation ? Peut-être... Draga n'était-elle pas la veuve d'un ingénieur *tchèque* ? Ça coule entre ses jambes. Elle hurle. En tchèque. « *Boli !¹* » Pourtant elle n'a pas mal. Elle n'a que honte. Encore est-ce à cause du public. Sinon ce serait plutôt doux, chaud, agréable. « *Boli !* » Cherche le bras de František, comme si elle allait se noyer. Le trouve. Il est là, bien présent, dur, rond. František grogne, secoue son bras. Sophie Chotek se redresse d'un coup sur le lit. Ouvre les yeux. Les enfants. František. Ilidzé. 28 juin. Ses règles. Ce n'est rien. Un petit accident. Ça arrive. Dieu merci. Elle est vivante. Il. Elle. Ils. Ce n'était qu'un mauvais rêve. La mort. Le plaisir. La mort ? La mort sera pour plus tard.

¹. « J'ai mal ! »

un autre, est-ce qu'ils sauraient tenir leur langue ?... Même sous la torture ? Dimitriévitch. C'était la faute à Dimitriévitch. Ils les avait troublés, déconcentrés, avec son contrordre. Ilitch surtout. Il n'y croyait plus avant même qu'ils se réunissent pour préparer le coup. Pourquoi était-il resté dans ce cas ? Au cas où ? Où ça aurait réussi. Pour le contrôler, lui, Gavrilo ? En sous-main de Tankovitch ? Saloperie d'instituteur ! Saloperie de militaires ! Saloperie de Main Noire ! Saloperie d'Archiduc...

François-Ferdinand était déjà revenu au château du Belvédère¹. Dans ses pensées. Avant, serrer la main de Merizzi. Serrer la main de Boos-Waldek. Une médaille à chacun d'eux ? Une promotion ? On aviserait... Il allait les prendre complètement à contre-pied, à Vienne. Son oncle et toute la bande. Ils s'attendraient à ce que le vent du boulet l'ait décoiffé, effrayé, ramené à de plus sages résolutions, et il débarquerait, au contraire, plus convaincu que jamais. Cet attentat manqué allait servir ses desseins. Comme quoi, les voies du Seigneur... Bon, il tempêterait bien un peu, pour la forme, contre « une poignée d'agitateurs, coupés du monde (et tac ! pour Nicolas II), mal entraînés, mal armés (et toc ! pour Pachitch et aussi pour Poincaré), sans aucune espèce de menace pour son grand projet d'unification des provinces slaves du sud » (et vlan ! pour ces crétiens d'aristocrates magyars et cet abruti d'Hötzendorf²). Celui-là surtout, il allait le moucher ! Le vieux conard de Conrad (c'était le seul juron qu'il se permettait dans l'intimité, parce qu'il le trouvait une anagramme amusante en français) le lui avait même écrit en 1912, *l'idiotischer Feldmarschall* : ce serait la perte de la façade maritime sur l'Adriatique et du prestige de la monarchie — *so ein Blödsinn !*³ Il fit tourner autour de son ventre la ceinture dorée, pour se donner un peu d'aisance. Se trouva soudain bizarrement à l'étroit, non seulement dans cette automobile, non seulement, là, à Sarajevo, dans ce cul-de-sac de l'Empire en forme de W.C. à la turque — « Un pied sur la Bosnie, un pied sur l'Herzégovine...⁴ » —, mais dans la Cacanie elle-même, comme avaient irrévérencieusement surnommé l'Autriche-Hongrie un certain nombre de trublions intellectuels, de la clique de cette punaise de Karl Kraus ou de ce dandy de

¹ . Résidence de l'Archiduc.

² .Chef de l'Etat-major général austro-hongrois.

³ . « Que c'est idiot ! »

⁴ . « ...chions dans l'Adriatique », chanson populaire autrichienne.

Hofmannsthal (il n'avait pas d'idée précise sur leur influence respective réelle).

La Triple-Alliance ? Un moyen. Ce qu'il voulait, lui, c'était un cadre beaucoup plus grand. Le cadre de l'*Europe*. Riez... riez... Vous verrez bien ! Ils allaient bien voir, tous ! François-Ferdinand souleva son shako de la main gauche. Gratta d'un rapide mouvement latéral des ongles de la main droite le cheveu qu'il avait court au-dessus des oreilles. Puis il fit de même, en changeant de main, pour la tempe gauche. Si seulement il pouvait l'enlever un instant. Ce ne serait pas possible avant midi. Encore une petite heure à tenir avec cet accessoire emplumé qui, comme l'avait écrit un officier autrichien de son âge¹ dans un monologue qu'on lisait sous le manteau, à l'armée, « comprime la cervelle » et « empêche de penser correctement », c'était bien vrai... Pourquoi freinait-on déjà ? On venait à peine de partir.

« *Nein ! Halt !* hurle Potiorek. *Hierher ! Durch die Uferstraße !*² » Il s'est dressé de toute sa taille en s'agrippant au pare-brise. Les plumes de son shako se mettent à flotter. Harrach en reçoit dans la bouche. L'archiduc a la vue bouchée par le dos de Potiorek. Il ne comprend rien. Qu'est-ce qu'on fait ? Le chauffeur non plus. Il freine. Les deux voitures, devant lui, ont tourné dans la rue François-Joseph. Qu'est-ce qu'il veut ? A quoi ça sert de gueuler comme ça ? Il donne un coup de volant vers la droite, tout en continuant à freiner. Il faut ménager la duchesse. Il est le chauffeur de leurs Altesses, pas de ce grand-gueulard de général aux jambes courtes et au gros nez...

Princip est dans la foule. Depuis qu'il a entendu les vivats grossir sur la portion de quai qui va de l'Hôtel de Ville au pont latin, il s'est frayé un chemin dans la foule pour apercevoir les voitures. Il a vu la première tourner à l'angle des rues Rudolf et François-Joseph. La seconde, il n'a pas bien vu. Était-ce celle de l'Archiduc ? Une troisième. Le plumet. Deux plumets verts. Trois. Rouge. La duchesse. Son cœur bondit. Ils arrivent. Ils vont passer. Il bouscule les gens autour de lui. « *Molim ! Molim ! Oprostite !*³ » Des coudes, des genoux, des épaules. Il aperçoit Franjo. Franjo l'a suivi de loin tout ce matin. Sans oser s'approcher de lui. Les consignes. Franjo et un ami. Qui porte bêtement un ruban aux trois couleurs serbes. Pourquoi pas des tracts à la main aussi ? Des exemplaires de *Narob*, la feuille d'opposition ? La voiture aux

¹ . Il s'agit d'Arthur Schnitzler, et de sa nouvelle *Le lieutenant Gustel*.

² . « Non ! Stop ! De ce côté-ci ! Par le quai ! »

³ . « S'il vous plaît ! Je vous prie ! Pardon ! »

plumets verts a ralenti. Il se rapproche. Franjo l'a rejoint. *Još ! Još !* dit-il, surexcité. Il trépigne. (Il ne parle pas à Franjo, mais celui-ci opine dans son dos : *Da ! Da !*² comme s'il l'accompagnait dans sa transe : *Pažnja !*³).

Maintenant tout est possible. L'Archiduc est là, à dix mètres, derrière les têtes. La voiture arrêtée, moteur en marche, près du trottoir, devant la boucherie. C'est le ciel qui le lui envoie ! Le diable ! L'âme noire de Zerajitch ! Il est presque au premier rang. Il tente de dévisser le capuchon de la bombe. Il tremble trop. Jamais il n'a tremblé comme ça. *C'est parce qu'il l'a. Il l'a ! A cinq pas de lui ! Le chasseur ! Le gibier ! La bête ! Le fils du Boeuf ! L'Héritier ! Il l'a !* La haine, toute la haine accumulée depuis des mois, depuis des années, depuis l'enfance, est remontée d'un coup. Son intensité le surprend. Ce n'était pas aussi violent au stand de tir. En un éclair il voit la petite église orthodoxe votive du parc Topčider, le Konak Kneza Miloša⁴, il revoit les cartons troués, à la tête, au cœur, inlassablement, entend les ordres tomber comme des sanctions, *Desno ! Levo ! Još ! Više ! Sviše !*⁵ Tout ça, toute cette souffrance, cette solitude, cette discipline, ces matins d'hiver où les ressorts des chargeurs grippent, où l'haleine fait un brouillard devant la mire, où les carcasses des revolvers collent aux doigts et cinq minutes plus tard brûlent... pour en arriver à ce moment, ce moment unique. Il lâche le capuchon de la bombe. C'est son gilet qui le gêne. Qu'avait-il besoin de mettre un gilet ? Plonge la main droite dans sa poche. Immédiatement, l'index trouve le pontet. S'y glisse. Du calme ! Du calme ! Ne pas le sortir tout de suite. *Uskoro ! Uskoro !*⁶ Il se parle comme à une bête. Il *est* une bête. Il le sait. Il le sent. Il le veut. Ne pas penser ! Ne pas fléchir ! C'est un combat de bête à bête. De front à front. C'est le crâne le plus dur des deux, la corne la plus obtuse ou vicieuse qui l'emportera. Il piétine. Laisse les secondes s'égrener, il a l'impression en dixièmes, en centièmes, tellement il est tendu sur place. Réceptif. Réactif. Il laisse les mots monter en bouche, avec la haine, comme le produit d'une longue rumination. S'il crache sa haine le premier, l'autre sera cloué dans l'air bien avant que les balles ne l'atteignent. Il sera une cible immobile. Il

1 . « Encore ! Encore ! »

2 . « Oui ! Oui ! »

3 . « Attention ! »

4 . Ancienne résidence du prince Milós (1894).

5 . « A droite ! A gauche ! Encore ! Davantage ! Trop ! »

6 . « Bientôt ! Bientôt ! »

l'insulte en serrant les dents, en serrant le poing dans la poche, tous les muscles en éveil, tous les sphincters. *Govedo ! Tele !*¹ Il a froid, il a chaud. Pas trop de haine non plus. Point trop n'en faut. *Smiri se ! Polako !*²

François-Ferdinand s'est redressé à demi. Qu'est-ce qu'il y a ? Potiorek le gêne avec son dos. Au-dessus des têtes, il lit le nom du magasin qui fait l'angle. Machinalement. *Šiler*. Les gens s'agglomèrent du côté droit. Ils ont reconnu la duchesse. Si on ne se décide pas à repartir, ça va être la cohue. On prendra du retard. Il a horreur de la cohue et d'être en retard. Quels que soient le lieu et l'horaire. A plus forte raison dans ce cul-de-sac. Le pire c'est à Vienne. Chaque année. Au moment de la procession de la Fête-Dieu sur le Graben. Marcher tête nue derrière l'Empereur. Lequel marchait derrière le dais. Tous ces gens aux balcons, retenus derrière des palissades décorées de guirlandes de verdure. Une double haie de hussards, avançant au pas lent du dais, sabre au clair. Et soudain, ici, sur ce bord de quai, à l'angle de ce trottoir, il se sent nu. Trop de monde. Pas de protection. Aucun ordre. La hiérarchie, l'étiquette, envolés. Tout à vau-l'eau. Même pas fichu de suivre un itinéraire ! Un gouverneur incompetent. Des chauffeurs sourds. Un comte debout sur le marchepied. Le *Wurstelprater*³. Mieux ! Le *Böhmischer Prater*⁴ A ce rythme, on servira les soufflés froids et le Mostar chaud à l'hôtel *Bosna*. La duchesse, elle, s'en fiche. Cet arrêt, ça l'amuse presque. Un blanc dans ses pensées tristes de la nuit. Elle voit des visages de près. D'enfants. De femmes. Elle sent des odeurs inconnues. Exotiques. Enivrantes. Elle descendrait bien marcher un peu. S'il n'y avait cette robe qui colle aux fesses à cause de la moleskine du siège. Elle soulève légèrement le derr —

Derrière Potiorek, il l'a vu. *Il les tient l'un et l'autre !* Qu'est-ce que c'est que ce couillon de *Švaba*⁵ sur le marchepied ? Tant pis pour lui. C'est... *odmah !* maintenant ! Princip sort la main droite de sa poche. Lève lentement le bras. Très haut. (Sa veste ne le gêne pas, il a eu raison de —) L'abaisse. Tend. *Sutra* (demain) est là. Dans l'axe du bras. Demain est *zelen*, vert ! Il pense seulement ceci : *Levo* (à gauche)

¹ . « Bœuf ! Veau ! »

² . « Calme-toi ! Doucement ! »

³ . Le Prater des marionnettes.

⁴ . Petit parc d'attractions viennois du Xè arrondissement.

⁵ . « Allemand. »

Vrlo malo (très peu), car il sait que le pistolet porte à droite, et il presse l'index sur la détente. Une fois.

BAUCH ! Il voit le cylindre jaune brillant de la douille sauter devant ses yeux. Raté ! Dans la portière. Cependant la duchesse a fait un bond en arrière en levant le bras droit. Merde ! Il a touché la truie... *Desno ! Desno !* A droite ! A droite ! Il entend GLING ! la douille tomber sur le trottoir. L'Archiduc l'a vu. Il se dresse tout droit. Le fusille du regard. Son regard clair de chasseur, aux mille et mille pièces de gibier. Un regard de tueur. De connaisseur. Il sait qu'il va mourir. Qu'il meurt s'il — Il repousse sa femme des deux mains. Maintenant ! *Jos !* Encore ! La duchesse s'affaisse contre l'Archiduc. Le bloque, debout, contre la portière. *Il l'a !* Cette fois, il tire sans regarder. Deux fois. Trois fois. BAUCH ! BAUCH ! Quatre. BAUCH ! en balayant toujours vers la droite dans l'espoir GLING ! GLING ! d'atteindre aussi Potiorek... Il rouvre un oeil. Les deux. Le bras toujours tendu. Silence.

La duchesse sent le choc avant la brûlure, et la brûlure avant d'entendre le sifflement FELLENT ! de la balle, en même temps que l'impact DUNG ! de celle-ci dans le métal de la portière. Une douleur fulgurante dans le ventre. Du côté droit. Elle ouvre les yeux. Se sent irrésistiblement poussée contre les cuisses de František. František s'est levé. Elle voit. (Il ne faut pas !) La gueule noire, si petite, si ronde, gentille en soi, innocente, de l'arme pointée. Elle sent que František essaie de se dégager. Qu'il la repousse sans ménagement. Elle voudrait l'aider. S'alléger. Elle ne peut pas. C'est comme si une force centrifuge la collait au siège. Et à nouveau le museau noir. L'éclair. BAUCH ! Elle ferme fortement les paupières. Le sifflement FELLENT ! à ses oreilles, mais sans impact. Manqué. František a dû réussir. Il glisse. Il pèse moins. Il se sauve. Il est sauvé. Elle rouvre les yeux. Le ciel. Bleu pur. Silence.

L'agent de police Spahovitch a compris. Au premier coup de feu, trompé par l'écho, il a tourné la tête vers la gauche. Rien. Il l'a tournée à droite, et il a entendu partir le second. Il voit Princip. Marche sur lui. Le bruit des douilles, cristallin. Deux coups encore, avant qu'il ne l'atteigne. Il pense : ils sont plusieurs ! Saisit le bras tendu de Princip, l'abaisse violemment. Le canon fume. Il entraperçoit quelqu'un, sur sa droite. On vient l'aider. Reçoit un coup d'une violence inouïe dans le genou. Déséquilibré, il tombe

sur la chaussée. Est-ce une balle, à bout portant ? Non, un complice. Un coup de pied. Il se protège du bras. Vainement, croit-il. Ils vont le tuer. Mais non.

Dans l'automobile d'Harrach, le chauffeur, affolé, constate que la pédale ne répond plus. Il a calé. Il va mourir lui aussi. Coupable d'avoir calé. Coupable de s'être arrêté. Coupable. Coupable. *O mně!*¹ A côté de lui, le grand braillard de général : « *Schnell! Schnell! Beeilen Sie sich!* »² Il s'arrache du siège, la manivelle à la main. Affronte la foule, l'assassin. On se bat tout près, sur sa droite, mais il ne regarde pas. Ce n'est pas son problème. Son problème est de survivre, le temps de faire redémarrer cette mécanique. Après... Il tourne le dos à la foule, écarte les jambes, pèse du dos et des épaules sur la poignée. Démarre, salope ! Démarre ! Il souffle de peur et de colère par le nez.

La duchesse a un voile noir devant les yeux. Tout à l'heure, elle s'est entendue crier — on dirait qu'il y a longtemps, mais, s'il faut, c'est tout de suite, elle a encore l'écho de sa phrase dans l'oreille : « Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qui est arrivé ? » ... Qu'est-ce qui est arrivé ? Qu'est-ce qui est arrivé ... En surimpression de cet écho, elle entend bien qu'on lui parle. Elle a la tête sur les genoux de quelqu'un. De qui ? De František ou d'Harrach ? De František. Mais oui, c'est František. Elle entend František parler. Lui dire des choses avec insistance. Même cela, elle l'entend mal. Pourquoi ? La douleur au ventre est plus forte. Elle atteint l'estomac, les reins, descend le long des cuisses. Elle a les jambes qui tremblent. Irrépressiblement. Sa robe de soie est mouillée. Mon Dieu ! Elle se souille... C'est comme si elle se vidait d'un coup de ses règles. Qu'elle accouchait en public. Le placenta. L'enfant... Le péritoine ? Elle ne sait plus. Qu'on vienne à son aide ! Qu'on ne la laisse pas souffrir, s'affaler comme ça, en pleine rue, dans une voiture. František — ça y est, elle l'entend un peu mieux — l'appelle : « Soferl ! Soferl ! » Pourquoi son petit nom en public ? Pas en public, voyons ! Pourquoi dit-il : « Ne meurs pas ? » Elle ne meurt pas. « Ne meurs pas... » Mais je ne meurs pas ! Il ferait mieux de s'occuper de me sortir de là... Elle entend la foule crier, parler, respirer autour d'elle. Dans une langue qu'elle ne comprend pas. Il a dû y avoir un accident. Une bombe ? Non. Pas comme tout à l'heure. Elle n'arrive pas à se souvenir ce qu'elle a vu juste avant la douleur dans le ventre, le

¹ . « C'est ma faute ! »

² . « Vite ! Vite ! Faites vite ! »

voile noir... Pourquoi dit-il « ne meurs pas » avec cette voix ? Elle ne reconnaît pas cette voix. František ? Fran-ti-šek ? Il ne l'entend pas non plus. Ou alors, c'est qu'elle est aphone... Il dit « Vis pour mes enfants »... Il pleure ? Il est fou ? Les enfants sont au Belvédère. En sécurité. Il le sait très bien, lui aussi. Au Belvédère. Et nous, nous sommes où ? Elle murmure : « *Nechápu* », je ne comprends pas. En tchèque. Puis « *Marné... marné* », absurde. Elle entend Harrach demander quelque chose à František. S'il souffre ? Pourquoi pas à elle ? Est-ce František qui souffre ou bien elle ? « *Das macht nichts.*¹ » Facile à dire ! Pourquoi s'adresse-t-il à Harrach au lieu de s'occuper d'elle ? Qu'elle vienne après l'Archiduc pour Harrach, passe encore, mais que František réponde pour elle, c'est un peu fort ! Pourquoi, pourquoi ne comprend-il pas ? Que son intimité (le sang, la douleur) révélée, étalée au grand jour, lui fait plus mal que le coup qu'elle a reçu dans le ventre ? Elle se souvient. Ça y est ! Le museau noir. Le choc. Le bruit. C'est une balle. Elle a reçu une balle. Ça fait autant de mal une balle ? « *Das macht nichts.* » Un petit cône de plomb, moins gros que la moitié ou même le tiers d'un dé à coudre — elle en a vu, une fois, entre les mains de František —, ça fait si mal ? « *Das macht nichts.* » On dirait qu'elle a reçu une décharge de fusil de chasse... Un coup d'arquebuse... une lance. Elle sent un léger choc dans son dos. Très doux. On dirait qu'on l'emporte. La voiture a dû repartir. Pour où ? On peut mourir d'une seule balle ? Elle n'ose pas y mettre la main. Toucher. La robe, mon Dieu, la robe ! Une si belle robe de soie blanche ! Elle va être toute tachée. Peut-être même déchirée. Irrécupérable. « *Das macht nichts.* » Tu crois ça, toi ? On dirait que tu ne les connais pas... Que vont dire les archiduchesses, en la voyant revenir dans cet état à la Hofburg ? Et le vieil empereur ? Et la Schratt ? Elle voit déjà leurs yeux narquois. Elle les entend -

« *Das macht nichts...* » Depuis que sa voiture a réussi à redémarrer, Harrach constate que la voix de l'Archiduc est de plus en plus éteinte. Les traits du visage sensiblement distordus. Un filet de sang coule de la commissure des lèvres. Il l'essuie avec son mouchoir. Harrach est bouleversé. Il se tient au rebord de la Graef d'une seule main, et cette main lui fait mal parce que le chauffeur, aiguillonné par les ordres de Potiorek, un Potiorek soudain grandi par la taille du drame, roule à vive allure. Il sait que la Graef peut aller plus vite encore, le chauffeur le sait aussi, mais on transporte deux blessés.

¹ . « Ce n'est rien. »

Deux mourants. Pour la duchesse, il l'a compris tout de suite. Elle a l'air calme. Détendue. A demi couchée sur les genoux de son mari, on croirait, dans sa robe blanche, une mariée brusquement terrassée par la fatigue au milieu de la cérémonie, ou saisie par le sommeil, durant le trajet, au retour d'une harassante fête des fleurs en province. Au reste, le bouquet de fleurs qu'elle avait à l'arrivée est toujours glissé dans sa ceinture de soie rouge... Mais pour l'Archiduc, il ne veut pas y croire. Il espère, il prie. Pas les deux, pas lui, pas aujourd'hui. La balle a percé le col de sa tunique, brûlant légèrement le tissu. Si elle a touché la jugulaire, il est perdu. Harrach essaie de lui redresser la tête, qui bringuebale avec les cahots de la route et la vitesse. La tunique bleu ciel est toute maculée de sang du côté gauche. Sur la poitrine, où reposait le menton tout à l'heure, mais aussi plus bas, sur la poche, sur le haut de la manche gauche, jusqu'au coude. Le gargouillis sanguin de la gorge a repris (ou peut-être l'entend-on mieux parce qu'il lui a redressé la tête, et que, dans cette position, la bouche est entrouverte ?) La déformation du visage est un mauvais signe. Preuve que la balle a touché les centres nerveux, peut-être la moelle épinière... Mais où donc se trouve cette fichue résidence du gouverneur ? *Sehr weit weg* ? Au diable vauvert ?

Princip ne sent plus les coups pleuvoir. Au début, quand on s'est jeté sur lui, il a eu mal. A la tête surtout. On aurait dit qu'ils s'acharnaient sur sa tête. Les coups de pied faisaient moins mal. La douleur plus sourde, plus drue. Moins effilée. Ce sont les sabres qui l'ont le plus fait souffrir. Il s'attendait à être roué de coups, peut-être même à mourir d'une balle — criblé de balles —, mais pas à souffrir par le sabre. Ni qu'on puisse le frapper ainsi. Lâchement. Il les a reconnus aux pantalons et aux fourreaux qui battaient leurs jambes, tandis qu'ils s'acharnaient avec le plat de la lame sur tout le corps. Et *flac ! flac flac !* Les mains sur la tête. *Flac ! Tchac !* Il a ressenti une brûlure à la main. L'a ôtée aussitôt. L'un d'eux le frappait avec la lame. Il a eu peur. Une peur panique. Ne pas mourir avec la lame. Ne pas être coupé, tranché, décapité. Mourir, mais pas comme ça. Il a crié. *Dosta ! Assez !* Ça a redoublé leur colère. D'autres s'y sont mis. Une grêle de coups. La brûlure du sabre, encore (il ne localise pas bien où). Des coups de pommeau sur le crâne. Ils s'acharnent. Sur le crâne, ça fait très mal. Il essaie de lever les épaules au maximum. De se recroqueviller en lui-même. Loin, le plus loin possible de la

surface. Dans le repli des intestins, l'estomac, les reins. Où il fait noir. Soudain, la lumière. On a arraché son bras droit. *Ne ! Non !* Un coup de poing au visage. Sa tête part en arrière. Un coup de pommeau par-derrière. Elle repart en avant. Un coup de pied dans les reins. Il écarte les bras. Il ouvre les yeux. Il voit l'éclair d'une lame. Maintenant il sait qu'il va mourir.

Monfreid a doublé la pointe de As's Ears et la mer est devenue calme. Six heures de tempête ininterrompue. La trouille au ventre, mais pas le temps d'avoir peur. On claque avec la voile, on se gonfle et réduit avec elle, on est texture de toile, résistivité de toile et de filin, tension de câble d'ancre, craquement de mât, de poulies, d'étrave. On est boutre. Tout lui, rien d'autre que lui. A quoi servirait-il, en ces circonstances, de se prendre pour une substance plus précieuse que cet ensemble de choses matérielles élémentaires, toile, bois, cordes, métal, qui permettent de survivre en tant qu'homme ? En tant qu'*homme* ? Il se gausse. Durant ses longues heures d'épousailles violentes, de lutte rusée, de résistance active, passive, puis active à nouveau, il n'a pas songé une seconde à Armgart. Mais aux caisses de fusils et de cartouches qui l'attendent à Djibouti. Son seul trésor. Son seul espoir sur cette mer. Armgart *après* les armes. Les armes juste après le boutre. Le boutre à égalité avec sa vie.

Il n'est pas mort. Pas encore. Il va mourir sans doute, mais pas ici. Pas à l'angle du quai. On le traîne, on le porte à moitié, à travers les rues, vers le poste de police. La police, maintenant, est devenue son alliée. Elle écarte les badauds qui accourent de toutes parts. Lui fait traverser des groupes excités, des groupes hostiles. Lui évite des coups de poing. Pas tous. Ceux qui partent dans son dos. Ceux qui le frappent à la nuque. Il ne voit pas bien de l'oeil droit. Il a du sang qui coule dans l'œil, depuis le front et le cuir chevelu. Du sang aussi dans la bouche. Il a tué le Veau, il le sait, il l'a entendu. Peut-être même l'épouse du Veau. Pour Potiorek, il ne sait pas... Il a tué *Tele* depuis bientôt dix minutes, et il est encore en vie ! Il avance. Tiré. Tirailé. Porté. On l'insulte. On crache sur son passage. Celui qui le tient par le bras gauche marche plus vite que celui qui le tient par le bras droit. Il est plus grand aussi. Plus jeune. Maigre. Il ne voit que ses mollets. Ce n'est pas un policier. Il a un costume banal. Il lui fait

une sorte de clé au bras qui lui désarticule l'épaule. Ça lui fait très mal, mais il ne dit rien parce qu'il est grand, qu'il ne souffle mot, qu'il le soutient aussi quand, parfois, ses jambes se dérobent sous lui comme s'il allait s'évanouir (il aimerait s'évanouir) ; mais ce n'est qu'un instant, et il retrouve aussitôt le pavé sous le pied. Il lui jette un oeil. Il est jeune, en effet. Une casquette. Moustache. Visage fin. Petit menton. Les yeux en amande. Pourquoi lui ? Pourquoi pas lui ? Celui de droite est un policier. Un vieux. Petit. Pas plus grand que lui. Il le tient mal. Ne le soutient pas quand il s'affaisse. Se contente de le bousculer. De le pousser rudement du coude. *Napred ! En avant !* Il a peur, lui aussi, à sa façon. Il n'aime pas ce qu'il fait. Il n'aime pas les criminels, mais il aime encore moins affronter les gens qui n'aiment pas les criminels. Qui ont des visages de criminels. Qui voudraient pouvoir tuer. Tuer impunément. A leur tour. Peut-être que, tout simplement, il a peur de prendre un coup. On approche du poste de police. Des arbres à gauche. Une place. Derrière lui, il entend le brouhaha vengeur d'une véritable foule. A vingt pas derrière lui. Un groupe de paysans bosniaques, à droite. Face à l'entrée. Costume local. Gilets, fez. Il en compte trois, quatre, cinq. Six. Comme il approche du paillason, c'est la bousculade. Quatre d'entre eux se jettent sur lui. Le vieux policier est débordé. Il crie. Un policier de faction s'interpose. Mollement. Le civil, celui du bras gauche, le tire contre lui, le soulève, le pousse. Il passe. Il va passer. Non. Le plus petit a réussi à s'infiltrer. Il le frappe deux fois dans le dos. Un autre a dû faire le tour, le long du mur. Il lui donne des coups de pied. Deux. Trois. Dans les jambes. Au bas du dos. Sauvé. Il est dedans. Sauvé. Pour quelque temps. Ne pas penser. Ne pas penser plus avant que le moment du danger passé. Le moment de mourir reculé. La souffrance réduite, évitée. Avaler sa mort doucement. Pas après pas. A petites gorgées. La punition sera moins dure. Le châtement, ça se programme. Comme le reste. On s'y prépare. On en manipule l'idée comme on le fait du chargeur d'une arme. Quand la mort arrive, on est déjà mort.

On ne punit pas un révolutionnaire. On ne le condamne pas à mort. (Combien de fois, cette phrase, ne l'a-t-il pas ressassée ?) On l'y *conduit*.

Onze heures. La Graef und Stift s'arrête devant le palais du gouverneur. Le gargouillis convulsif de la gorge de l'Archiduc

cesse brusquement. La duchesse est blanche comme sa robe. Narines pincées. Elle ne respire plus.

A Meudon, dans la région parisienne, un petit garçon maigrichon aux grands yeux cernés rend son dernier souffle. Il s'appelle Jean. Jean Guédier. Il a cinq ans. Ne sachant pas ce qu'était la mort, il n'a pas eu peur. Il croit qu'elle vient comme le sommeil, comme la pluie après un temps lourd, comme le noir et le silence après les cris et après les coups de sa mère. Souvent, même, il l'a appelée. Sans savoir ce qu'il appelait. Comme un malade appelle le jour. Un enfant la nuit de Noël. Il meurt soulagé et sans crainte. Sans haine non plus. Sans colère. Réconcilié avec maman. Maman l'aimait, bien qu'elle le frappât. Maman Guédier avait ses raisons de cogner. Des raisons supérieures, impossibles à comprendre. Transcendantales. Les mêmes raisons que Dieu a. Quand la foudre tombe sur une vache pleine aux champs. Quand la Seine déborde et noie les bêtes. Quand le sol s'effondre à Paris sous les pas des enfants de chœur. Maman Guédier en a parlé, un soir de juin, avec papa. Papa a ri. Maugréé : « Eh ben, ben ça alors, alors ça ! » Papa est journalier. Il était absent depuis quelque temps. De toute façon, il donne toujours raison à maman. Parfois, il lui prête la main. Il cogne moins, mais plus fort. Mais il s'arrête avant elle. Des fois, il dit : « Cesse donc, tu vas le tuer c't'enfant ! ». Est-ce qu'il a raison ? Est-ce qu'il a tort ? Il l'aime très fort quand il dit ça. Il le préfère à maman. Mais c'est mal. Il préférerait qu'ils le frappent ensemble et qu'ils soient d'accord. Car il sait bien qu'il est méchant. Qu'il le mérite. Que maman n'en peut plus. Qu'il l'embête. Qu'il l'empêche de vivre comme elle voudrait. Qu'il la tue. Puisqu'il la tue, il faut le punir. Ça ne sert à rien de le punir, il recommence. Puisque ça ne sert à rien de le punir, il faut le tuer. Il l'a compris en même temps que maman. Avant maman. Un jour qu'elle a pris le tisonnier parce que ça lui faisait mal aux mains de le frapper. Il a pensé au tisonnier *avant* elle. Il a eu raison. Après, elle allait beaucoup mieux. Ça n'a pas duré...

Harrach a aidé le chauffeur à porter le corps de la duchesse à l'intérieur du palais. Le comte Bardolff, le chef du cabinet militaire de l'Archiduc, avait les larmes aux yeux, il l'a vu. Le médecin a établi le constat de décès. A Meudon, il a refusé le permis d'inhumer. M. Putigny, le commissaire de police, s'est déplacé. Il avait l'air grave, presque en colère. Il a demandé à voir le corps. Il l'a touché. Soulevé avec précaution. Questionné la mère sans gentillesse. Elle a répondu

à peine. Elle avait un air absent. Buté. A un moment, on a pu croire qu'elle allait pleurer, mais elle s'est reprise. M. Putigny a parlé d'enfant-martyr. Décidé de faire un appel à témoins. Si ses présomptions se confirment, il demandera au parquet de Versailles l'autorisation de pratiquer l'autopsie.

A une dizaine de mètres du lieu où Princip a tiré, on trouve une bombe. Probablement déposée là par un complice qui, Princip ayant réussi, n'a pas jugé bon de s'en servir. De peur aussi que le quartier ne soit bouclé aussitôt, qu'on ne le fouille. Or rien de tel n'est arrivé. Sur le quai Appel c'est toujours l'agitation, le désordre, la bousculade. Des groupes affluent. Viennent voir. Demandent l'endroit exact. On les renseigne. Parfois faussement. Deux témoins se disputent. C'est là. Non, là. Comment savoir ? La police a subtilisé les douilles. Il y en avait deux. Non, quatre. Non, six. Il était seul. Ils étaient deux. Trois. Un complot ? Non, un fou. Bosniaque ? Croate ? Non, Serbe. Un chrétien. Ça vient de Serbie. De Belgrade. Serbes, salauds ! Salauds de Serbes ! Et l'autre ? Un chrétien aussi. Il a crié « Vive la Serbie ! ». Il est mort ? Non. La capsule de cyanure qu'il a prise n'a pas agi. Celui-là, il va parler ! On repart, par petits groupes de deux-trois. A cause d'eux... C'est nous qui allons casquer... On va leur casser la gueule. On revient vers le centre ville. Au passage, on s'en prend à la devanture d'un magasin tenu par un Serbe, bien connu à Sarajevo. On conspue un étudiant qui porte sur lui un ruban aux couleurs serbes. Il s'échappe. On met la main sur un autre, en costume de ville, sans ruban celui-là, mais qui ressemble au premier, le même air arrogant que lui. Il dit qu'il est croate. Mensonge ! Faudrait peut-être attendre, vérifier. Le laisser fuir ? Pour une fois qu'on en tient un ! Fraillons ! Fraillons ! Tuons les tueurs ! Que les Serbes tremblent ! Que tout le monde ait peur.

Au moment où Monfreid s'y attend le moins, un hachis de vent déralingue la voile du boutre. Il remercie le ciel de ce que cet incident survienne avec une mer assez calme pour qu'il puisse installer un foc de fortune.

Olivier marche sur le boulevard de Clichy, en direction de la place Pigalle. Il a été brutalement réveillé, à onze heures moins le quart, par un bruit d'explosion, en bas, dans la rue, suivi d'une cavalcade dans l'escalier. Jamais il ne s'est levé si tard. Si

son père le savait ! Il a décidé d'aller surprendre chez elle Réséda. D'exiger une explication à propos du rendez-vous d'hier. Et si Noémie est là ? Si Noémie est là, il invitera Réséda à faire un tour. Il a consulté un plan. Après tout, ce n'est pas si loin. Entre deux et trois kilomètres, peut-être moins, s'il coupe par la rue de Douai. Il ira à pied... Boulevard de Courcelles... Boulevard des Batignolles. Place de Clichy, il s'est trompé. Il est remonté trop haut, alors il a préféré continuer par le boulevard. Pendant qu'il marche, il pense : et si elle n'est pas encore levée ? si elle est déjà partie ? s'il la trouve avec un homme ? C'est ce qui l'embarrasserait le moins. S'il la trouve avec un homme, il ne restera plus que Madeleine. Madeleine. Madeleine. Il marche vers Réséda en espérant trouver Madeleine.

Dans le Sseutch'ouan, Victor prend des notes sur son calepin. Il est huit heures passé. Ce sera court, il est fatigué. « 28 juin », écrit-il. « Houangni pao. 70 li. C'est encore la même vallée. Le même étonnant portage va et vient, dans les deux sens. » Il décrit en une phrase la grand-route de terre, sa bifurcation à l'ouest par la petite vallée qui la conduira bientôt tout droit à Louting kiao. « Quand elle sera faite. » Il bâille. Ajoute, à la ligne : « De l'eau fraîche partout en sources. »

Elle siffle d'admiration entre ses dents. A pied ! Il est venu à pied ! Elle ne semble ni gênée ni heureuse de le revoir. Il est là, elle l'accepte. Mais, à l'évidence, elle n'espérait pas sa venue. Et Noémie ? Noémie était allée voir une grand-tante en banlieue. Tiens, je croyais qu'elle n'avait plus de famille, plus qu'elle comme famille. N'était-ce pas ce qu'elle avait dit ce tantôt ? Oui, mais c'était sa *seule* famille, sa famille *lointaine*. Pourquoi est-ce qu'elle mentait comme ça ? Il avait décidé de laisser couler le mensonge. Ça voulait dire qu'elle ne serait pas de retour avant ce soir. Et lui ? Pas encore rentré chez lui ? Il avait changé d'avis. Il l'avait attendue hier ? Tout hier ? Elle était confuse. Pourquoi ? Elle avait dit ça ? Elle avait dit *peut-être*. (Encore un qui prenait ses désirs pour...) Ils auraient pu se rencontrer. Elle avait fait les grands magasins. A cause des soldes d'été. Depuis lundi dernier, oui, c'était intéressant. Ce qu'elle avait acheté ? (Si ça pouvait garnir la conversation...) A la Samaritaine, elle avait acheté une blouse en nansouk blanc

pékiné marine, avec un gilet piqué blanc et des boutons fantaisie, d'une valeur de 150 fr., soldés 5 fr.90. Au Louvre, elle avait trouvé un... ça vous intéresse vraiment ?... jupon... (elle rosit)... en crêpe de Chine et soie plissé plat, à 9 fr.90, qui valait 19 fr. la semaine d'avant, ainsi qu'une écharpe... là, c'était une folie... six rangs, en duvet marabout, d'une longueur de deux mètres vingt-cinq... je vais vous la montrer (elle s'éclipse, revient avec l'article)... Combien diriez-vous ? si... si... elle insiste... Olivier dit, au hasard, 15 fr. ? Vous n'êtes pas loin... Lui : 17 fr... et vous l'avez payée huit... Là vous n'y êtes pas... Elle cherche l'étiquette : 12 fr.90. Non, elle n'avait pas fait le Bon Marché. A cause de Noémie. Noémie n'aimait pas qu'elle vienne enrichir ses « exploités », comme elle disait. (Elle rit. Lui aussi.) En fait, elle n'aimait pas qu'on vînt la voir au travail. Qu'elle la surprenne, comme c'était arrivé une fois, en janvier, quand elle était encore au rayon des robes de deuil, au deuxième étage. L'air absent, triste, ennuyé, et le sourire de façade qui monte aux lèvres dès qu'une cliente s'approche. Retombe aussitôt. Ce ne sont pas des clientes faciles. Il faut sourire, mais point trop. Insister sur l'élégance, mais discrète. La qualité, mais sans affectation. Suggérer l'aspect circonstanciel de l'achat, parler des transformations possibles, convaincre d'un investissement durable mais point définitif. Le noir, mode éternelle. Tout un art. Elle, elle aurait assez aimé. Elle aurait su. Noémie détestait. Depuis, elle avait demandé et obtenu sa mutation au rayon ganterie, côté rue de Babylone, au rez-de-chaussée. Elle était persuadée que c'était pour y rencontrer des gens plus riches, plus sereins. Des messieurs. Les dames étaient presque toujours accompagnées...

Peu à peu, il la voyait se détendre. Il se faisait tout petit, dans son coin, sur le canapé, et il la sentait reprendre possession des lieux. Il avait mangé ? Non. Il avait faim ? Non plus. Elle avait à peine insisté. Un thé ? Il détestait ça, mais il avait dit oui. Pour faire durer sa présence. La banaliser. Aussi, l'observer, en toute quiétude, tandis qu'elle se déplaçait dans la pièce. Il l'avait rarement vue de dos. C'était un appartement minuscule. Avec une échelle de bois qui donnait accès à une sorte de mezzanine. Le lit devait être là-haut.

Et lui ? Lui ? Oh, lui... Quand elle s'était penchée vers l'avant, il avait vu la naissance de ses seins... Pfouou ! Il s'était ennuyé. Elle l'avait regardé par en dessous, avec un sourire ironique. Est-ce qu'elle avait surpris son regard ? Quoi qu'il en soit, elle ne se

dérobait pas. Un peu de lait ? Euh, non... oui... oui, un peu de lait ! S'était baissée à nouveau. Cette fois il n'avait pas osé regarder. Ou à peine. Au début... Il n'allait tout de même pas lui raconter le match Johnson-Franck Moran... Eh bien si. Si. Elle insistait. Elle n'avait jamais assisté à un match de boxe. Ce devait être, euh... viril. Un spectacle pénible... non ? à supporter... pour une femme... Ah bon, il y avait des femmes ? Quelques-unes ? Le thé au lait, ce n'est pas si mauvais. Pas plus qu'une tisane. Accroupie, comme ça, de l'autre côté de la table basse, on aurait dit une *geisha*. En vingt reprises ? Mais c'est très long ! Il aurait voulu la garder ainsi devant lui tout l'après-midi. Toute la longueur de cet après-midi qui s'annonçait. C'est alors qu'il s'aperçut que la lumière du jour parvenait à peine dans la pièce. Qu'ils baignaient dans un éclairage indirect, presque totalement électrique. Une bonbonnière séparée du reste du monde. Suspendue dans le temps. L'arbitre, Georges Carpentier, avait été agréé, à titre exceptionnel, par la Fédération française de boxe. Carpentier... le célèbre boxeur (moue dubitative). Le vainqueur se qualifierait pour disputer le titre de champion du monde à Sam Langford, lequel Sam Langford avait battu récemment Joë Jeannette, le tombeur de Carpentier en mars dernier... Des petits gâteaux ? Elle avait sorti une boîte de biscuits Lefèvre-Utile. Il prit une gaufrette pralinée, et, comme elle insistait, un boudoir, qu'il garda en réserve. Eh bien, alors qu'on pronostiquait une victoire de Johnson par knock-out à la douzième reprise, son adversaire avait tenu jusqu'à la vingtième ! Réséda ouvrit de grands yeux, feignant la stupeur. Elle croquait une Paille d'or avec gourmandise... Décevant. Décevant. Le public avait sifflé... Elle rattrapa une miette sur son menton... Johnson avait gagné, mais en usant de son poids et en n'attaquant presque jamais. En s'accrochant même, au mépris du règlement. Il avait fallu attendre le quatrième round pour voir Johnson décocher un uppercut, qui avait fait saigner le nez de Moran. Réséda s'émut. C'est comment, un uppercut ? Olivier mima. De bas en haut avec la droite. Moran n'avait pas riposté ? (Voilà qu'elle prenait parti pour le perdant !) Si, bien sûr. Mais en frappant dans le vide. Elle eut l'air déçu. Il ne l'avait pas touché beaucoup plus que deux fois en tout et pour tout... C'était trop peu pour qu'elle persistât à l'aimer. Elle prit un Cingalais. De parler sport lui donnait faim. Ils rirent.

A mesure que le temps passait, il se sentait devenir sinon indispensable à l'après-midi de Réséda, du moins un objet acceptable dans le décor de son appartement. Le mystère de son métier restait entier. Il osa une question franche. Si c'était une cocotte, il valait mieux qu'il sache tout de suite. Qu'est-ce qu'il ferait ? Il fuirait ? Il était déjà à demi amoureux d'elle. Pourquoi cette prévention ? Ne pouvait-on pas *aimer* une cocotte ? Il pensait : une cocotte qui ne vous a pas abordé comme telle, dont on découvre petit à petit qu'elle l'est ? Foutaises ! Il l'aimait déjà. Il la voulait. Ce fut donc sans soulagement qu'il apprit qu'elle était maquilleuse. Au Théâtre des Variétés, sur le boulevard, vous y êtes allé ? Jamais. Il dit : oui, peut-être une ou deux fois, d'un air d'avoir du mal à se souvenir. On y jouait en ce moment « Loulou » et « Ma tante d'Honfleur ». (Ou peut-être avait-elle dit « Loulou, ma tante d'Honfleur » ?) A 8 h 30. Il fit heu, heu, en souriant. Prit une Paille d'or au goût framboise. Elle, une Duchesse-Anne. Accepta qu'elle lui resserve du thé. De retour à Palluau, il serait un gentleman parfait. Il s'exclama. Ce devait être... passionnant... de côtoyer ainsi... tous ces... Oui. Oui. Oui. Elle adorait ça. Il fit du bruit en buvant. Question gentleman, il restait encore de la marge. Elle lui parla du métier comme il ne l'avait pas imaginé. De la patte de lièvre pour égaliser le blanc gras. De l'art de passer le rouge sur les pommettes sans faire ressembler à un clown. Le bleu *sur* les paupières, le noir *sous* les yeux, sans que l'acteur ou l'actrice passât pour un gandin ou pour une grue. Elle rêvait de travailler un jour au Palais Royal. Ah ! Mlle Dubienne, si belle ! Et Mlle Jeanne Renouardt !

Il lui proposa de venir s'asseoir auprès de lui. Elle se laissa faire. Il en profita pour se rapprocher d'elle doucement. Par d'invisibles petits glissements successifs des fesses. Ce que faisant, il se reprochait de procéder ainsi, mais il la voulait si fort près de lui... Ne sachant quoi inventer pour le retenir, retarder le moment où il faudrait dire non, le gifler, le mettre à la porte, ou s'abandonner, et ayant vidé sa réserve de petits gâteaux, elle mit entre eux Noémie. Décidément, un sujet inépuisable que Noémie ! Après Noémie et l'appartement, Noémie et elle, la famille de Noémie, et Noémie au Bon Marché, c'était Noémie et ses amants. Pour une entreprise de diversion, c'était raté. On était en plein dans le thème. Elle n'avait pas eu de chance en amour. Pauvre Noémie ! Il compatit. Ça le rapprocha encore un peu. Elle n'arrivait pas à les retenir. C'est vrai qu'elle ne savait rien leur refuser. Même sur le lieu de travail. Elle s'était fait sauter plusieurs fois. (Elle n'avait pas dit « sauter », mais

pas « violer » non plus, il ne se souvenait plus du terme exact.) Par un garçon de magasin, aux toilettes. Par un pompier de la maison, à la réserve. Plusieurs fois, avec ce dernier. Elle était si fort accrochée à celui-là que, pendant deux ou trois semaines, elle se rendait tous les jours à l'endroit où il était de service. Certains jours deux fois. Elle devenait folle. Il lui avait pris le bout des doigts. Encore du thé ? Ah non, pas de thé. Pas maintenant. Maintenant elle voyait — épisodiquement — le mari d'une cliente du rayon ganterie. Comment il s'y était pris ? Il lui embrassait les doigts, le dos de la main, puis, après lui avoir retourné le poignet, la saignée de l'avant-bras jusqu'au pli du coude... Vous voulez vraiment le savoir ? Que oui. Eh bien... non lâchez-moi... pas si vite... pas comme ça... dès la seconde visite au magasin... soyez sage... il lui avait glissé un billet de rendez-vous dans la main. Et elle y était allée ? Non. Pas cette fois-là. La troisième. Parce qu'il était revenu à la charge. Seul. Cette fois, elle avait dit oui. Non ! Chatouillée, elle crie, mais elle ne le repousse pas. Elle écarte seulement sa main quand celle-ci se fait trop indiscreète, par en haut, par en bas. On dirait qu'il a des mains partout. Il n'est pas mal, il sent bon, et surtout il la désire tellement. Elle aime se sentir désirée aussi fort par un homme propre, et robuste. Gentil ? Est-il gentil ? Ils le sont tous au début, on ne peut pas s'y fier. Elle est déjà toute froissée. On n'est pas bien ici. Elle lui propose de monter. Prononce, au détour d'une phrase, son prénom : Olivier. Ça lui fait un de ces effets ! Il la saisit à bras-le-corps, l'enlève, la jette en travers du lit, se recule, retire sa veste, tombe ses bretelles, revient à elle, se couche dessus, c'est qu'il pèse quand même, à nouveau ses mains partout, sa moustache lui picote les lèvres, le cou, les seins, il l'abandonne ainsi ? non, sa main, sa main... il se jette sur elle par en bas... mm... il ne se débrouille pas si mal, ça l'inquiète, ah mon Dieu ce qu'il... ah, ce que... ce qui... aaah !

M. Raymond Poincaré et Madame sont dans la loge présidentielle à Longchamp. Ils attendent le départ du Grand Prix de Paris qui, ils n'en doutent ni l'un ni l'autre, sera l'apogée de la saison hippique. C'est déjà un plaisir pour les yeux. Le président se rince l'œil avec des jumelles Flammarion, à grossissement huit. Il a relevé le bosselard sur son front dégarni. Il passe d'un décolleté en gros plan à une cheville prometteuse, ou, c'est selon, il remonte au

collier, au menton, à l'oreille, à la bouche. Redescend pour vérifier que cette anatomie à croquer a bien les genoux qu'il pense ; ou que cette croupe à damner un saint (et Dieu sait que les hommes politiques ne le sont guère) va bien avec le minois qu'on imagine à sainte Claire, à Jeanne d'Arc, ou à sainte Blandine. Si le public, qui reluque sans cesse vers la loge, savait ce qu'il regarde... La présidente, elle, le sait. Lui laisse volontiers ce petit plaisir, sans aucun danger pour leur ménage. Déjà, à Pâques, sur la terrasse de la villa Brès... Et encore il ne faisait pas chaud. Quand ils y étaient revenus, le 26 avril, après la visite des souverains anglais, et que Raymond se fut acquitté de ses devoirs d'électeur à la mairie du VIII^e, le temps était bien meilleur, il y avait des baigneuses.... Parfois, pour le gêner, elle lui donne un coup de coude. S'excuse hypocritement. Lui, bougonne. Il faut qu'il refasse la mise au point. Bon sang ! Mais qu'est-ce qu'elles ont donc à être grandes comme ça cette année ? Ce serait-il que la taille augmente ? Qu'elles ont des talons ? C'est vrai qu'il n'est pas très grand, et que son épouse est petite, mais quand même...

Ah ! Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? Un télégramme Cet après-midi ? Ici ? A Longchamp ? Il venait de repérer une de ces petites pouliches... A deux minutes du départ. Mais on ne lui fichera donc jamais la paix cinq minutes ?

Cinq minutes ! Rien que cinq minutes ! Serguéi se fait pressant. Elle ne veut pas. Se dégage (il l'avait saisie par le coude) d'une pirouette. Tant pis.

Il l'avait repérée il y a une semaine à la terrasse du restaurant *Probaska*, sur le Prater. En robe blanche. Avec une écharpe bleu ciel et un nœud de la même couleur dans les cheveux. Elle lui avait donné à comprendre, en ne détournant pas son regard, qu'il ne la laissait pas indifférente. Il avait élaboré, le soir, seul, à l'hôtel, maintes stratégies pour l'aborder. Et voilà qu'il la rencontrait cet après-midi dans les allées ! Son étui à violon sous le bras. Plus petite que lorsqu'elle était assise. (Elle devait avoir des jambes courtes ou un buste long. Il préférait que ce soit un buste long). Moins jolie aussi, de près. Avec ces perles de sueur au-dessus de la lèvre supérieure. En revanche, elle avait de très beaux yeux. Quand il croisait le regard d'une femme, et que celle-ci soutenait son regard en retour, il était tellement ému qu'il n'arrivait pas à se rappeler la couleur de ses yeux. Il avait beau y repenser, à tête

reposée, faire des efforts, c'était en vain. Dans le regard échangé, il devait se brûler quelque chose. Quelque chose devait se consumer dans ce circuit soudain matérialisé entre deux paires de prunelles. Une réaction chimique, qui dissolvait la mémoire immédiate des organes incriminés — la couleur, la forme — et qui, parfois, gagnait alentour, commençait à manger la proche physionomie : on ne se souvenait plus du nez, du front, de la bouche... Quand l'amnésie visuelle atteignait les extrémités — le menton, les cheveux, les oreilles — c'est que l'amour était à son comble. Son comble d'intensité dans l'instant. Rien à voir, ou peu, avec le coup de foudre. Le coup de foudre respectait les organes. Il embrasait l'enveloppe, broyait les sentiments, concassait l'intelligence, mais il préservait l'intégrité des organes des sens. Il était bien payé pour le savoir avec Thérèse. L'oeillade brûlait l'œil. Peut-être l'oeillade était-elle comme un disjoncteur *matériel* qui protège le corps de la fusion *spirituelle*.

Aujourd'hui, tout lui échappait. Ou bien c'est qu'il n'avait pas le cœur à entreprendre. C'était plutôt ça. De la main gauche, il releva la courte mèche qui lui tombait sur le front. Ce petit échec amoureux ne le troublait pas. Des femmes, il en aurait d'autres. Beaucoup d'autres. Il n'avait que vingt-sept ans. Vingt-sept ans et demi exactement. Les femmes aimaient son regard clair, un peu las, sous l'arc de ses grands sourcils ; sa bouche, encore enfantine, sous l'épaisse moustache virile, dont il frisait très légèrement le bord relevé vers les joues ; le menton surtout, avec sa fossette bien marquée... Devant un décor de faux palais vénitiens, des hommes en canotier, des militaires en tenue, accompagnés de jeunes femmes élégantes, plus excentriquement chapeautées les unes que les autres, ramaient sur des canaux artificiels. Serguéi jeta un oeil blasé à la grande roue. Cette « Venise à Vienne » était surfaite. Depuis le temps qu'il traversait le Prater — les trois Prater en fait, celui des riches, celui des pauvres, et le parc naturel, ouvert à tous —, il commençait à avoir le premier en aversion, ce concentré de toutes les vanités de la monarchie austro-hongroise. Et même l'autre, le *Wurstelprater* comme ils l'appelaient, avec sa populace bigarrée, ses enfants capricieux, les cris orchestrés de ses spectacles de marionnettes, le grincement lancinant de ses balançoires de métal, il en avait sa claque aujourd'hui. Est-ce que le refus de la jeune violoniste n'était pas pour quelque chose dans ce brusque reflux de l'amour ? s'objecta-t-il. Sans doute, sans doute... Mais trois, bientôt quatre années de fréquentation quotidienne de ce peuple, un des plus évolués de

l'Europe certes, après les Français et les Anglais, mais tellement vaniteux, égoïste, xénophobe, surtout envers les sujets russes comme lui (et pas seulement du fait de la politique extérieure du tsar), c'était trop. Trop. Il vit un enfant sur son poney. Songea à lui, au même âge, dans le vieux parc de Tierni. Au cheval de Père, quand il l'asseyait sur la selle devant lui. S'amusa à penser : Trois ans à tourner dans le Prater, ça ne valait pas trois petits tours à cheval avec *Pater...*

A Longchamp, on donna le départ. Les chevaux s'élancèrent. Poincaré serra les mâchoires. Il avait le regard lointain. La présidente, aussi énervée que si c'était elle qui montait *Durbar*, le vainqueur du derby d'Epsom, s'empara des jumelles de son époux. Pour lui, l'affriolant spectacle des jeunes Parisiennes court vêtues était passé au second plan. Les plus proches l'entendirent murmurer : « C'est un bon départ ! » Nul ne sut s'il parlait de celui de *Sardanapale*, son favori, ou du contenu du télégramme, qu'il froissait entre ses petites mains moites et boudinées.

Quelle aventure, quand même, cette analyse avec le Professeur ! Presque chaque jour, pendant plus de trois années, il allait s'allonger une heure, sauf le dimanche, sur le divan de la Berggasse. Souvent le matin, parfois l'après-midi. Quarante couronnes la séance, c'était pas une paille. Mais bah ! l'argent ne comptait pas pour lui, et la santé, comme on dit, ça n'a pas de prix ! Et puis, ç'avait été de sacrément longues, de sacrément belles et... s'il se peut dire s'agissant de psychanalyse... d'inoubliables vacances ! Oisives et néanmoins excitantes à souhait. N'eût été l'heure quotidienne passée à Berggasse 19, il aurait pu se croire libéré de toutes les contingences d'une vie normale. Car il n'avait rien d'autre à faire le restant de la journée. Qu'à se préparer tranquillement à un vague diplôme de droit, qu'il passerait peut-être à son retour à Odessa. A prendre des leçons d'escrime. A jouer aux cartes avec T., un étudiant en médecine qui travaillait au sanatorium du Dr Drosnes-père, et qu'il avait emmené avec lui sans trop savoir à quoi il lui servirait ; en pratique, il était devenu tout à la fois son valet, son secrétaire, son confident occasionnel, le troisième partenaire au « wint »

et... et celui qui lui administrait ses clystères... jusqu'à ce que Freud interdise cette pratique — ça lui nouait encore les tripes rien que d'y penser, il préféra passer outre... Et à deviser, draguer, aller au cinéma et au théâtre. Tout ça en compagnie de T. et du Dr Drosnes-fils, auquel Drosnes-père l'avait adressé, sans doute pour se débarrasser d'un « cas » encombrant pour un psychiatre de la vieille école, peut-être aussi dans le but d'augmenter la clientèle de son rejeton, bref pour tout un ensemble de raisons fort peu médicales mais qui s'étaient avérées à l'usage pertinentes, car c'était Drosnes-fils qui l'avait finalement branché sur le Professeur. Sacré Drosnes ! Meilleur compagnon que bon médecin ! Un petit bonhomme d'une trentaine d'années (il en paraissait beaucoup plus), allègre, cultivé et plein d'humour, d'une exquise fréquentation, un vrai « maître des plaisirs », d'un don incomparable pour vous dénicher un petit théâtre désopilant, une auberge typique, une table de baccara ou un brelan de dames gracieuses et accortes. Son seul défaut, outre l'allergie profonde qu'il exprimait envers les galeries de peinture, les palais anciens et l'architecture des églises, résidait dans la façon, atrocement vieillotte et inélégante, qu'il avait de s'habiller. Cravate blanche sur redingote noire, une indécrottable touche de toubib russe, qu'accentuaient ses lunettes cerclées d'or et sa barbe taillée au carré. Quand il s'exhibait avec lui au Prater ou dans les lieux les plus huppés de Vienne — à la Sophiensaal, à la Bösendorfersaal, aux cafés Dobner, Griensteidl, Muséum, ou encore chez Goldman et Salatsch¹ —, il lui faisait presque honte, honte au même titre que s'il s'était promené en ces lieux flanqué d'oncle Pierre ou de miss Owen²...

« Quand je pense, soliloqua-t-il, que Drosnes et moi-même avons pu mettre en balance à l'époque les noms de Freud et de Dubois ! » Il sourit, devint rêveur. « Si Genève avait été la première étape en venant d'Odessa, et non pas Vienne, est-ce que je n'aurais pas été aussi vite emballé par la personnalité de ce Dubois ? »

Deux jeunes Viennoises élégantes le croisèrent en riant sous cape. La plus jeune, qui avait l'air aussi la plus délurée, n'attendit pas qu'il fût hors de portée de l'entendre avant de glisser à l'autre que, pour un fou ou un somnambule, il avait une bien jolie fossette au menton. Mais, contrairement à son habitude, il

¹ . Magasin de confection pour hommes conçu par l'architecte Alfred Loos.

² . La gouvernante anglaise de Serguéi.

ne se retourna pas. Il n'eut même pas un regard pour les parterres de violettes et de primevères que la jolie patiente d'un ami de Freud avait, une trentaine d'années auparavant, refusé comme lui de contempler, prétextant qu'elle n'en pouvait voir qu'une seule, la fleur d'un arbre fruitier que le cocher portait à la boutonnière. C'était l'époque où les fiacres se pouvaient encore vanter d'avoir valeur curative, que ce fût à Vienne, au Prater, ou devant le Jardin des Plantes de Rouen.

Car Serguéï ne pensait qu'à Thérèse... Thérèse — Thérèse— Thérèse... Thérèse Keller, la sombre, l'enivrante, comme son nom l'indiquait excellemment, bien qu'elle fût infirmière. Il l'avait rencontrée dès le premier soir de son installation au sanatorium de Munich auquel l'avait adressé le Dr Kraepelin. C'était carnaval, Thérèse portait un costume turc, et il l'avait désirée tout de suite sous cet accoutrement, ou peut-être à cause de lui. La maladie, même mentale, avait du bon. Il avait vu comme un signe dans l'erreur diagnostique de Kraepelin. Maniaco-dépression, mon oeil ! D'ailleurs Kraepelin avait reconnu sa gourance par la suite¹. Sans problème. (On aurait dit qu'il s'en fichait). Mais bon, sa maladie, qu'on l'appelle du nom qu'on voudra, l'avait mené à Thérèse comme son père l'avait guidé vers Kraepelin. Comme Drosnes-père, qui le voyait guérir de sa neurasthénie en prenant de l'exercice ou en devenant menuisier (il rit de bon coeur en marchant), l'avait collé à Drosnes-fils, lequel l'avait expédié à Freud qui l'avait ramené à Thérèse. Des aveugles conduisant d'autres aveugles ! Parce qu'attention : Kraepelin ne voulait absolument pas de Thérèse pour lui, pas plus que de lui pour Thérèse — tout ce qu'il voulait, c'était le garder bien au frais dans son sanatorium, où il faisait un saut deux fois par mois pour superviser le traitement ; quant à Freud, il avait exigé pour sa part qu'il se tînt éloigné de Thérèse pendant tout le temps que durerait la cure... Des aveugles ! Ça ne pouvait le mener qu'au fossé ou à l'autel. Il sourit béatement. Les dieux l'aimaient : c'était l'autel. Enfin, ç'allait l'être. Bientôt. Incessamment. Dès qu'il aurait pris congé du Professeur. Il passerait son diplôme de droit en Russie, puis il irait s'installer avec elle à l'étranger. A bonne distance de sa mère, et de toute la smala des tantes et des cousins.

Un couple venait dans sa direction. Serguéï modifia légèrement l'axe de sa déambulation pour ne pas avoir à s'écarter au dernier instant.

¹ . En français dans la tête de Serguéï. NB : le lecteur n'a pas lieu d'être troublé par cette connaissance du langage argotique français chez un Russe cultivé du début du siècle.

Néanmoins, par manière de provocation, et sans que ce fût délibéré, il se débrouilla pour qu'ils se croisent de très près. Il était du côté de la jeune femme et, ignorant superbement le fringant officier dont elle tenait le bras, il la dévisagea jusqu'à ce qu'elle fût à sa hauteur. Heureusement pour lui, l'officier était intéressé par le spectacle d'une guinguette. Mais la jeune femme, elle, avait aperçu de loin la manœuvre. Or, à la surprise de Serguéi, elle ne fit rien pour écarter son compagnon de sa route, ni pour se soustraire à l'affrontement de son regard. Elle tourna même la tête sur le côté quand ils se croisèrent et ce fut Serguéi qui baissa les yeux le premier. Quel culot ! admira-t-il. Les femelles de ce siècle étaient vraiment les soeurs perverses, policées, urbanisées des amazones ! C'étaient elles qui traînaient les hommes à leur bras, et non l'inverse. Elles qui choisissaient en laissant croire le contraire. Elles qui montaient leur mâle — il pensa furtivement à Thérèse, prenant l'initiative de le chevaucher lorsqu'elle s'était offerte la première fois dans cette chambre louée de la Kaufingerstrasse¹ —, et qui, après, dans l'amour, jouaient à se faire chat, chienne, poupée de son, liane... Elles qui prenaient, qui gardaient, qui retenaient, qui jetaient... Le souvenir lui revint, brutal, encore scandaleux pour lui aujourd'hui, bien qu'il y fût à son avantage, de la jeune Thérèse de vingt ans du lupanar de la Wipplingerstrasse² que Drosnes lui avait indiqué. Une fille magnifique, experte en amour, douce, chaude, violente quand il fallait, tendre, aimante et cochonne, et tout et tout. Quelque temps plus tard, il l'avait rencontrée au bras d'un autre, un très bel homme élégant et de haute taille, descendant la Kärntnerstrasse en bourgeoise méconnaissable — robe de satin crème, bijoux, manteau de fourrure... Il l'avait discrètement saluée, mais elle — le croirez-vous ? —, faisant demi-tour, l'avait rattrapé, et elle lui avait proposé de le revoir. De le revoir où ? Je vous le donne en mille : au même endroit que par le passé !

Mais, Dieu merci, Thérèse, *sa* Thérèse, n'était pas une Thérèse comme celle-là. Certes, elle ne s'était pas fait trop prier avant de coucher avec lui. De là cependant à quitter son bras, une fois mariée, pour aller proposer la botte à son ex-mari ou un ex-amant... L'aurait-elle fait ? Non. Si. Non... Quoi qu'il en soit, une chose qui l'eût comblé (heureusement que l'analyse était finie, car il lui eût été pénible de l'avouer à Freud) était que, grâce au mariage, ce fût lui qui prît le nom de Keller. (Il voyait d'ici la tête de ce dernier.

¹ . A Munich.

² . A Vienne.

Catastrophe ! Son viril morceau d'anthologie qui se délite en bonne femme. L'homme au loup met bas le masque : c'est un travesti qui bande comme une épousée au moment de l'échange des anneaux... En fait d'anaux, parlons-en ! Il l'avait soi-disant guéri de ses problèmes intestinaux. Qu'il disait ! Ce n'était pas être guéri que d'y aller, et encore avec difficulté, une ou deux fois la semaine. Mais passons.) Keller, en place de Pankejeff. Serguéi Constantinovitch Keller. C'eût été plus juste. Plus proche de la vérité¹. En outre ça sonnait bien. Il murmura : « Neuwittelsbach. » (C'était le nom du village où se trouvait le sanatorium.) « Neuwittelsbach. » (A dix minutes, à pied, du château de Nymphenburg.) Ces noms-là l'enchantaient encore. C'étaient des noms associés à la fraîcheur, à la pureté... Il eut un doute : à cause de la chaleur qu'il faisait aujourd'hui, ou à cause de Thérèse ? Non. Non. Il balaya le doute. En ce lieu d'*enivrés*, il avait trouvé la femme sommelière. La juste mesure de ce qui bercerait dorénavant sa douleur, sans toutefois l'annuler. La seule absinthe désirable. Plus âgée que lui de quelques années, déjà mère d'une petite Else, et surtout divorcée, divorcée d'un médecin, quelle mère plus sûre rêver pour son vin aigre ?

A la suite d'une bataille acharnée, *Sardanapale* coiffa *La Farina* sur le poteau. Laissant *Durbar* loin derrière, à six ou sept longueurs. La présidente frappa du plat de la main sur sa cuisse. Elle était terriblement déçue. « Alors », dit-elle au président d'un ton pincé, « vous triomphez mon ami ? » Poincaré ne répondit pas. Elle l'emmerdait avec son *Durbar* ! Elle allait lui faire la tête toute la soirée. A moins qu'il ne la console. Comme s'il n'avait pas d'autre souci, depuis qu'il avait reçu ce télégramme ! Il savait ce que ça voulait dire, consoler la présidente. Il soupira. Vivement qu'il parte en Russie ! Est-ce qu'il allait pouvoir partir en Russie, maintenant que c'était arrivé ? « Alors, mon ami, je vous parle, insista Mme Poincaré. — C'est vraiment très dommage pour *Durbar* », se força à répondre galamment son époux. Il irait chez le tsar, quoi qu'il advienne.

¹ . Keller, en allemand, signifie en effet « cellier » ; mais également « caveau », Serguéi préfère ici l'oublier.

Au Prater, la chaleur était étouffante. Les frondaisons ne manquaient pas, pourtant Serguéï ne cheminait nullement à la recherche de leur ombre. Non qu'il aimât la chaleur. Il préférerait l'hiver à l'été. Mais aujourd'hui, il ne la sentait pas. Bizarre, soupira-t-il, chez un sujet comme lui d'ordinaire aussi intolérant aux élévations de température. Drosnes en savait quelque chose, qu'il n'avait cessé de bassiner lors d'un trajet en train entre Biarritz et Lisbonne, à cause de la chaleur du wagon. Il marchait droit devant, comme — la jeune fille de tout à l'heure n'avait pas tort — un somnambule. Faisant surgir du sol, au rythme de ses pas, les images alternées, deux par deux, de leur ménage à trois. Rêvant tout éveillé. A Freud. A lui. A Thérèse... A lui assommant Freud de jérémiades à propos de Thérèse, et à Freud, s'écriant un jour de bonne humeur : « Voilà vingt-quatre heures que je n'ai pas entendu retentir le saint nom de Thérèse ! »... A Thérèse, déçue que Freud s'opposât au mariage pendant la durée de la cure, et à Freud, visiblement stupéfait quand il la lui présenta, devant la beauté inattendue de Thérèse...

Il avait déjà beaucoup moins de plaisir au lit avec Thérèse. Quand il l'avait revue, enfin, à Munich, après tout ce temps passé à Vienne pour *la penser*, la penser *entre hommes*, il avait eu comme un choc. Moins celui d'avoir à fouiller dans le rayon sensuel de ses souvenirs pour retrouver, sous les oripeaux trop larges de l'actuelle Thérèse, maigre et très affaiblie, la forme impérieuse de son désir d'antan, que celui d'avoir à connaître ce mélange troublant de tendresse et d'envie qu'elle fût morte. Un quidam autrichien dénommé Gustav Donath, que Serguéï avait rencontré une fois, très déprimé, prostré sur un banc du Prater, lui avait fait la confidence d'un sentiment similaire à propos de son mariage prochain avec une certaine Alice — Alice Charlemont, si sa mémoire ne le trompait pas — rentrée très défraîchie (il avait bien dit « défraîchie ») d'Angleterre, et qu'il n'avait jamais autant aimée qu'à ce moment, disait-il, où il souhaitait plus que tout être débarrassé d'elle...

Était-ce preuve qu'il allait mieux ou bien plus mal ? Ce n'était plus le Professeur qui le lui dirait maintenant. Ou, qui sait, plus tard peut-être. En somme, c'était en grande partie la frustration, imposée par Freud, du con de Thérèse, qui l'avait momentanément guéri de ce que cet abruti de Kraepelin appelait sa maniaco-dépression. Mais à quel prix ! Précisément au prix du poids du corps de Thérèse. Ça oui, c'était cher payé. Mais le Professeur avait raison : maintenant seulement, il pouvait désirer

épouser Thérèse... Peut-être aussi, *par voie de conséquence*, le Professeur avait-il raison de dire que Père avait foutu Mère par derrière, et à trois reprises, lors de cette fameuse sieste dévêtue d'une chaude journée de l'été 1888... 1888, se souvint Serguéï, une année fameuse ! Cette année-là, Frédéric III de Prusse avait succédé en mars à son père, Guillaume Ier, mais, atteint d'un cancer à la gorge, il était mort trois mois plus tard, cédant dès juin le pouvoir à son fils de vingt-neuf ans, un vrai Hohenzollern celui-là, de la souche la plus dangereusement pure, mystique et guerrière, persuadé qu'il était d'être « l'instrument du Seigneur » : le jeune empereur Guillaume II.

Dans la baie de Kiel, le Kaiser dirigeait les régates en sa qualité d'amiral, titre qu'il avait tenu à s'arroger bien qu'il n'eût pas, comme chacun savait, une grande compétence en ce qui touchait aux choses de la mer. Dressé de toute sa petite taille sur la passerelle de son yacht blanc, le *Hohenzollern*, main droite à la hanche, la gauche posée sur son ceinturon dans une parfaite immobilité, il tourna d'une rotation de tout le buste son visage aux traits encore étonnamment fins pour un homme de cinquante-cinq ans, en direction de deux navires noirs qui, à l'est, battaient pavillon de l'Union Jack. Sa bouche s'étira vers la gauche en un tic rapide immédiatement réprimé, mais que la moustache blonde aux bouts frisés accentua suffisamment pour que les officiers les plus proches pussent l'interpréter comme un mouvement d'humeur. Car tous ici savaient que Guillaume avait attendu en vain de Churchill qu'il manifestât clairement son désir d'être l'invité de Guillaume. Quand Briand — un Français ! — qui l'avait été dans les règles, n'avait pas daigné se déplacer ! Mais non. Ce n'était pas la passion contrariée de l'empereur pour l'Angleterre qui l'agaçait ainsi, mais le bourdonnement de ce canot... Que diable ! il n'allait tout de même pas demander à accoster ? C'était trop fort ! Il insistait. Qu'on le chasse ! Voilà que maintenant il jetait un tube sur le pont. Tudieu, quelle audace ! C'est une dépêche pliée dans un étui à cigarettes. Lancer une dépêche à Guillaume, c'est impensable ! Une dépêche dont il ne voulait point ! Un matelot la ramasse, l'apporte directement. Directement à Guillaume, sans passer par l'un quelconque des officiers. Lesquels, d'ailleurs ne bronchent pas, n'osent pas un geste, pris de court... Guillaume va-t-il la

recevoir d'un matelot ? Il la reçoit. Va-t-il la lire ? Guillaume prend la dépêche, la glisse entre les doigts de la main gauche, qui la coïncent, puis il déchire l'enveloppe de la main droite, tire la dépêche et la déplie, toujours d'une seule main. Il lit... Tous attendent et regardent.

Au fait, quel âge pouvait donc avoir le Professeur en 1888 ? Est-ce qu'il foutait, lui aussi, la toute jeune Frau Martha avec cette fougue ? L'envie leur prenait-elle aussi violemment qu'à Père et à Mère de se le mettre, comme ça, l'après-midi, pendant que la petite Mathilde dormait ? Elle avait à peine... voyons... huit, neuf mois, qu'est-ce qu'ils risquaient ? Lui arrivait-il de s'interrompre dans la rédaction d'un article sur l'aphasie destiné au *Manuel de médecine générale* de Villaret, parce que le déplacement d'air frais provoqué par le passage dans la pièce du corps de Martha, un peu plus légèrement habillé que d'ordinaire, l'avait ému, qu'il l'avait saisie sans se lever d'un geste ample du bras gauche, et qu'aussitôt elle s'était laissée halier vers lui sans résistance, les reins creusés, lui offrant seulement à éprouver le poids, le volume, la consistance de son abandon... Il devait bander maintenant, elle le connaissait bien son Sigmund, d'avoir eu à vaincre toute la force mystérieusement attractive de son ventre souple, du pubis dur, de l'attache haute et ferme des cuisses...

*Widerstand*¹, il n'avait que ce mot à la bouche, coupa Serguéï, *Widerstand*...

Guillaume lève la tête. Promène longuement son regard bleu, qu'il a appris à faire d'acier (« Faites-le d'acier, comme votre Père », disait sans cesse son maître d'armes, et lui, au nom du Père, mais plus encore peut-être de Grand-Père, s'efforçait) sur cette mer beaucoup plus belliqueusement bleue que son regard, tout hérissée de focs comme autant de lames. Il pense, le petit-fils de Guillaume, « comme autant de lames » en français. Mais oui. En français. Dès qu'il a des vellétés de poésie, c'est en français qu'elles prennent la forme la plus brillante. Peut-être parce qu'il maîtrise mal cette langue ? Que ça lui donne l'impression de la dresser selon les canons de sa propre langue ? Et, avec elle, ce peuple de régicides, qui se donne pour

¹. « Résistance ».

chefs des petits boutiquiers revanchards. Ah, que n'est-il poète autant que Kaiser ! Pourquoi la poésie n'est-elle pas donnée de naissance aux kaisers, avec la puissance, la gloire et les tares ? « Comme autant de lames »... il rêve maintenant d'une formule... « qui fendraient cette toile »... non... « ce toit »... oui... « ce toit tranquille » ... Il pense à une couleur, celle de son casque doré. A un son, celui de la bannière impériale qui claque au vent de la baie. A un rythme. Ce pourrait être celui, à trois temps, de la phrase inscrite sur la croix noire de son étendard, *Gott mit uns*, ça éperonne... *Ja !* Mais « fendre » est trop fort. Il cherche. Il a trouvé. « Ce toit tranquille tout piqué de focs comme d'autant de lames un casque d'or. »

Guillaume exulte. Mlle d'Harcourt serait fière de lui. Se réprime aussitôt. N'en rien laisser paraître. Il est censé avoir reçu, aux yeux de la postérité, une mauvaise nouvelle. La postérité le regarde. Est-ce vraiment une *mauvaise* nouvelle ? Oui, elle est mauvaise. Mauvaise parce qu'il perd, en François-Ferdinand, un allié. Un allié, comment dire, *charakterlich* ? de caractère, plus que politique. Rigide, hautain, violent et sentimental comme lui. Un vrai prince, quoi. L'étoffe d'un empereur. Pour le reste... son rêve trialiste — Allemands, Magyars et Slaves du sud —, poof ! ils en avaient parlé encore récemment à Konopischt, au milieu des trophées de chasse et des roses... personnellement ça ne l'arrangeait ni ne le dérangeait. Il était facile d'être d'accord avec lui. Surtout à Konopischt. Toutes ces têtes de gibier, ces centaines de têtes naturalisées. Une armée animale, inexpressive et docile. Parmi ces myriades de roses de la roseraie. Avec Sophie aux petits soins. Facile d'être d'accord sur l'avenir. Surtout d'empereur à archiduc. D'impératrice à comtesse. Quand même, quelle mesquinerie ! Ils auraient pu en faire plus vite une archiduchesse. Trop tard, maintenant. Elle mourrait rien de plus que duchesse... Au demeurant, ça fichait à l'eau son invitation aux grandes manœuvres impériales du 14 au 18 septembre prochain. Il avait pourtant tout prévu pour que ce fût un succès. Pour donner à réfléchir à ces bâtards de Français, ces faux frères de Britanniques, et son tordu de cousin Nicky, le faux jeton de tsar, qui tapinait pour les premiers avec la bénédiction des seconds. Ce n'avait pourtant pas été une mince affaire que d'héberger tout le monde à proximité du théâtre des opérations. Le roi de Wurtemberg devait loger, avec ce pauvre François-Ferdinand, au château de Hombourg. Le roi de Grèce chez son beau-père, le prince Frédéric-Charles, au château de Friedrichshof. Le roi de Saxe et le prince Ruprecht de Bavière, au

château royal d'Aschaflenburg... Bon. Eh bien, il mettrait le roi de Saxe avec celui de Wurtemberg, un point c'est tout !

Serguéi sortit du Prater. En l'occurrence c'était lui que l'évocation des amours de jeunesse de Freud faisait bander. La main dans la poche du pantalon, il rectifia la position, devenue voyante, de sa virilité.

Est-ce qu'il était venu se coucher pendant quatre ans sur ce plumard moelleux, recouvert d'une tenture épaisse et bariolée comme un tapis, à la tête duquel un empilement de coussins l'obligeait à se tenir presque assis, et dont il pouvait, l'hiver, tirer sur ses jambes la couverture de laine grège qui se trouvait à ses pieds, pour arriver à ce résultat ? Se faire jouir en femme de Freud, ou bander en époux de sa future femme ? Cela, après tout, on n'y échappait pas. Fût-ce en devenant soi-même psychanalyste. Dieu merci, ça ne l'effleurait pas. D'ailleurs, il était loin d'être guéri. Bien loin. Mais il n'allait pas faire de la peine, maintenant, au Professeur. Le décourager. Le décevoir. Il était, il serait, il voulait être, son « enfant-à-problèmes préféré¹ ».

Était-ce alors pour... voyons... (il avait du mal à l'articuler), pour tuer l'idée que Thérèse pût appartenir à un autre, à défaut de lui appartenir vraiment comme il voulait, comme il rêvait ? C'est-à-dire non pas sexuellement, ah ça non, il était tranquille de ce côté-là pour l'instant. Lui appartenir comme il ne l'avait sentie y venir que par à-coups, des impulsions, des glissements, vite bâillonnés, rectifiés. Par exemple cet après-midi-là, avant leur première nuit d'amour, lors de l'excursion en automobile à Dachau. Ou au cours de la nuit du *Bayerischer Hof*, qu'ils croyaient être la dernière. Une bouche qui s'ouvre sur du vide, une main, livrée, une langue humide et muette. L'œil fixe. Une viande crue, sacrifiée... Comment le dire ? Une offrande sacrilège, parce que faite sur un autel de fortune, et qui ne devrait appartenir qu'à Dieu. Une chair digne, livrée aux manipulations hasardeuses de l'indignité, au lieu de l'être aux rites éprouvés, sensuels, canoniques, de la résurrection... Qu'elle n'appartint à personne. Personne. Et pas seulement au Professeur. (Elle respectait énormément le Professeur.) A n'importe qui... Quelle

¹. Par une curieuse coïncidence, la même formule a été employée par Hinzpeter, le précepteur prussien du futur Guillaume II, à propos de celui-ci.

n'avait pas été sa stupeur de ressentir pour la première fois la morsure de la jalousie, quand elle lui avait expédié, par lettre, cette photo d'elle déguisée en actrice !

... Ou, tout simplement, tout bêtement, pour que Freud, marié de force à Thérèse, à force et à force qu'il vînt parler d'elle sur ce divan, à force de l'obliger journallement à être le témoin de cette fixation amoureuse, de la lui coucher de force sous les yeux, à côté de lui, sur cette couche d'infortune, à force d'allumer le vieil homme, d'allumer son intérêt avec ce corps increvable, invisible, inaliénable de jeune femme, de guerre lasse Freud finît par la reconnaître comme son objet, sa seule passion, son unique flamme, et qu'il les mariât, oui, *de guerre lasse*, pour en finir ; comme un capitaine se mue, sur le pont, en officier d'état-civil, pour en amarrer deux dans cette vie, avant le naufrage.

Alors seulement, Guillaume détourne les yeux de la mer. Il murmure, mais c'est si bas qu'aucun des officiers ou marins présents, disposés comme ils le sont, ne peut l'entendre : « Je dois tout recommencer. »